CORRESPONDANCE
DU CARDINAL DE BERNIS,
MINISTRE D'ÉTAT,
AVEC
M. PARIS-DU-VERNEY,
CONSEILLER D'ÉTAT,
DEPUIS 1752 JUSQU'EN 1769.

K. Pierre (F. J. de) Comte de Lyon
and Cardinal de Bernis

282 Lg.

CORRESPONDANCE
DU CARDINAL DE BERNIS,
MINISTRE D'ÉTAT,
AVEC
M. PARIS-DU-VERNEY,
CONSEILLER D'ÉTAT,
DEPUIS 1752 JUSQU'EN 1769,
Précédée d'une Notice Hiſtorique,

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Et ſe trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & Hôtel Serpente.

1790.

G.R. III.

NOTICE HISTORIQUE SUR LE CARDINAL DE BERNIS.

FRANÇOIS-JOACHIM DE PIERRE DE BERNIS, né le 22 de Mai 1715, étoit d'une ancienne nobleſſe & fort pauvre. Il ſe fit recevoir, en 1738, Chanoine-Comte de Brioude en Auvergne, dans l'eſpérance d'obtenir quelque Bénéfice pour ſubſiſter, & vint à Paris qui lui offroit plus de reſſources que la Province: on prétend qu'il ne connoiſſoit per-

ſonne dans la Capitale, & qu'il logea d'abord près du carrefour de la Croix-rouge, dans une chambre garnie chez un Perruquier, qui ſe plaignit, dit-on, pluſieurs fois de l'inexactitude de l'Abbé à payer ſon loyer. Il fit connoiſſance avec une aſſez jolie Marchande de Modes qui vendoit des chiffons à pluſieurs femmes de qualité; cette Marchande le préſenta à quelques-unes de ſes pratiques auxquelles il plut; & on aſſure que ce fut ainſi qu'il pénétra dans la bonne compagnie. Il avoit un eſprit enclin à tous les goûts de ſociété: celui des femmes en faiſoit partie; adonné à la littérature, il faiſoit de jolis vers, étoit aimable, doux, inſinuant, d'une phiſionomie

intéreſſante & d'une complexion robuſte : avec toutes ces qualités il ne pouvoit manquer de réuſſir. Il obtint une place à l'Académie Françoiſe où il fut reçu le 29 de Décembre 1744.

On croit qu'il occupa la célebre Poiſſon, dame le Normand d'Etiolle, depuis Marquiſe de Pompadour & maîtreſſe toute puiſſante de Louis XV, pluſieurs années avant qu'elle entrât dans le lit du Monarque ; mais ſi cette liaiſon eut lieu, l'inconſtance de la dame la rendit de courte durée, & ils ſe perdirent de vue. L'Abbé de Bernis contracta un grand nombre d'attachemens qui ſe ſuccéderent aſſez rapidement ; il aimoit la variété dans les plaiſirs,

& des gens dignes de foi qui l'ont connu particuliérement à cette époque, assurent qu'alors rien n'étoit plus étranger à sa pensée & à son caractere que l'ambition ; & que l'oisiveté naturelle aux Poëtes voluptueux rempliſſoit tous ses desirs.

La Princesse de Rohan, née Courcillon, qui avoit de la beauté, peu d'esprit, & néanmoins les plus grandes prétentions à l'esprit, s'attacha l'Abbé de Bernis, pour adoucir l'amertume de son veuvage : elle jouissoit d'une grande fortune, qui en même temps qu'elle suppléoit à la modicité de celle de l'Abbé, lui permettoit de rassembler fréquemment chez elle une nombreuse société de gens de lettres ou d'es-

prit. Les François & les étrangers qui avoient un rang ou quelque célébrité, y étoient facilement admis. Le Comte, depuis Prince de Kaunitz, alors Ambaſſadeur d'Autriche en France, s'y introduiſit: c'étoit un homme qui joignoit à toutes les manieres d'un petit maître la plus grande fineſſe, & on ne croit pas ſe tromper en attribuant aux liaiſons de l'Abbé de Bernis avec ce Miniſtre, l'origine du fameux Traité qui réunit en 1756 les Cours de Verſailles & de Vienne. L'Abbé de Bernis avoit une docilité ou foibleſſe d'eſprit qui lui faſoit adopter aſſez facilement l'opinion de quiconque joignoit un peu d'adreſſe au talent de le louer à ſon gré. Il eſt

aſſez vraiſemblable que cette tournure de caractere fut ſaiſie par M. de Kaunitz, qui rouloit ſans doute déja dans ſa tête le projet de réunir les deux Cours, & qu'après avoir convaincu par ſes ſophiſmes, l'Abbé de Bernis, de la poſſibilité d'une alliance entre des Puiſſances rivales, & par conſéquent ennemies naturelles, la docilité de ſon auditeur lui fit juger avantageux aux intérêts de la Maiſon d'Autriche, qu'il entrât dans les affaires & y acquît de l'influence. Quoi qu'il en ſoit, la Princeſſe de Rohan, de ſon propre mouvement, ou à l'inſtigation de quelques membres de ſa ſociété, réſolut de faire de l'Abbé de Bernis un homme d'Etat, ou au moins un Négociateur.

Il fallut d'abord employer beaucoup de ſoins pour vaincre la répugnance de l'Abbé de Bernis pour tout projet d'ambition, & l'on eut peut-être échoué, ſi le Théatin Boyer, ancien Evêque de Mirepoix, (que Voltaire appelloit *l'âne de Mirepoix*, parce que ſa ſignature en abrégé & incorrecte préſentoit cette épithete), & qui avoit la Feuille des Bénéfices, eut été moins rigoureux à l'égard de l'Abbé qui avoit été élu Chanoine-Comte de Lyon en 1750 : il n'avoit rien, s'inquiétoit avec raiſon de ſon exiſtence à venir, & ſollicitoit vivement une Abbaye. Cet Evêque lui répondit, *que n'étant pas engagé dans les ordres ſacrés, il étoit inſuſceptible de poſſé-*

der des Bénéfices ; que d'ailleurs, comme il n'y avoit rien de moins eccléſiaſtique que ſa conduite, il n'obtiendroit rien tandis qu'il ſeroit en place. L'Abbé de Bernis qui étoit jeune, répliqua à l'Evêque qui étoit vieux : *eh bien, Monſeigneur, j'attendrai.* La réponſe étoit plaiſante, mais très-propre à fermer à ſon auteur, du moins pour pluſieurs années, le chemin à toute fortune dans l'Egliſe ; il ſe trouva donc dans la néceſſité de chercher un autre débouché. Le Prince, depuis Maréchal de Soubiſe, M. le Duc de Nivernois & quelques autres, excités par la Princeſſe de Rohan, agirent auprès de Madame de Pompadour en faveur de l'Abbé, & ne négligerent

rien pour réchauffer leur ancienne connoiſſance. Enfin ſans mouvement de ſa part, preſque ſans s'en douter, & peut-être contre ſon goût, il fut nommé Ambaſſadeur à Veniſe, le 2 de Novembre 1751. Il étoit lié aſſez étroitement avec M. Paris de Montmartel & M. Paris du Verney, & on a lieu de croire que ce dernier employa ſon crédit auprès des Miniſtres & de la Favorite en faveur de l'Abbé ; car on trouve dans un billet de celle-ci, ſans date, mais viſiblement antérieur à Novembre 1751 : *J'ai oublié, mon cher Nigaud, de vous demander ce que vous avez fait pour l'Abbé de Berny : mandez le moi, je vous prie, car il doit venir Dimanche.* Ceci feroit croire qu'a-

vant de lui donner une Ambaſſade, on avoit cherché les moyens de lui procurer une maniere d'exiſter qui ne lui donnât rien à faire. Ce billet copié littéralement ſur l'original, prouve encore que Madame de Pompadoūr avoit oublié l'orthographe du nom de l'Abbé ; on ſoupçonne, ainſi qu'on l'a dit plus haut, qu'elle l'avoit ſu, mais on ne peut guere douter qu'elle ne renouvellât avec lui une connoiſſance très-intime à ſon retour de Veniſe.

Ce qu'on a retrouvé de ſa correſpondance avec M. du Verney eſt aſſez conſidérable, & commence en Août 1749 ; mais on n'a rapporté que ce qui peut intéreſſer. L'Abbé logeoit alors aux Tuileries. En Oc-

tobre 1752 il partit pour Veniſe, où il reſta juſqu'à la fin d'Avril 1755. Pendant ce temps, il alla pluſieurs fois à Parme pour faire ſa cour à l'Infante de ce nom (1), qui l'honoroit de bontés particulieres. Il écrivoit fréquemment à M. du Verney, & on trouve dans pluſieurs de ſes lettres des aſſurances de la plus grande reconnoiſſance, ce qui indique qu'il en avoit reçu des ſervices importans. Ces lettres apprennent en outre qu'il s'ennuie à Veniſe, qu'il eſt fort inquiet ſur ſon ſort à venir, & très-contrarié de ce qu'on perſiſte à ne

(1) Louiſe-Eliſabeth de France, fille de Louis XV, mariée le 26 d'Août 1739 à l'Infant Dom Philippe, depuis Duc de Parme, & morte à Verſailles le 6 de Décembre 1759, âgée de trente-deux ans.

vouloir lui donner des Bénéfices qu'autant qu'il s'engagera dans les ordres eccléſiaſtiques, état pour lequel il annonce beaucoup de répugnance. Une fois lancé dans la carriere diplomatique, Veniſe lui ſembla un cul-de-ſac où il n'y avoit que de l'ennui à eſſuyer, & rien à gagner ni pour ſon eſprit ni pour ſon intérêt; il ſe décida enfin à recevoir les ordres. *Je me ſuis lié à mon état*, mandoit-il à M. du Verney le 19 d'Avril 1755, *j'ai choiſi Veniſe pour prendre cet engagement: la République m'en a ſu gré, & j'ai mis dans cette démarche tant de réflexions, que j'eſpere ne m'en repentir jamais. Le 22 je quitte Veniſe.* Nous obſerverons qu'il devoit être fort indiffé-

rent

rent à une République Italienne ; qu'un François acquît la faculté de dire la Meſſe.

De retour en France, l'Abbé de Bernis fit une cour aſſidue à Madame de Pompadour, à qui il aſſura que puiſqu'il avoit été environ trois ans Ambaſſadeur à Veniſe, où il avoue dans ſes lettres à M. du Verney, qu'il n'y a aucune affaire, il étoit devenu un grand politique. Cette aſſertion, ſoutenue ſans doute par des argumens inutiles à ſpécifier ici, perſuada la Marquiſe, près de laquelle M. du Verney continuoit à le ſervir d'autant plus efficacement, qu'il avoit eu avec elle les liaiſons les plus intimes en 1753 & 1754, relativement à une fille née pendant qu'elle

vivoit avec ſon mari le ſieur le Normand d'Etiolle : elle ſe nommoit Alexandrine. Le Prince de Wied-Runchell, Comte de Créange, qui a ſéance à la Diete de l'Empire ſur le banc des Comtes de Weſtphalie, ſe flattant d'obtenir de grands avantages de la France par le canal de Madame de Pompadour, ne rougit pas de lui faire demander ſa fille en mariage pour ſon fils. La Favorite chargea M. du Verney de traiter avec les Envoyés du Comte qui s'étoient rendus à Paris. Alexandrine mourut en Juillet 1754 au milieu de la négociation, & ſa mere n'oublia jamais les marques de zele que M. du Verney lui avoit donné dans cette occaſion.

L'Abbé de Bernis, devenu Prêtre, obtint ſucceſſivement pluſieurs Bénéfices d'un revenu aſſez conſidérable pour le tranquilliſer ſur ſon exiſtence. En Septembre 1755 il fut nommé Ambaſſadeur extraordinaire en Eſpagne, où il n'alla pas, parce que Madame de Pompadour préféra de le garder auprès d'elle. Le Roi de Pruſſe, Frédéric II, avoit tenu quelques propos fondés, mais outrageants ſur le compte de cette femme, & fait des vers dans leſquels il diſoit: *Evitez de Bernis la ſtérile abondance.* On a dit que l'Abbé avoit employé ſes plus belles années à la Poéſie: ſon amour-propre bleſſé ne pardonna pas au Roi de Pruſſe de l'avoir critiqué & ſur-tout de le

trouver ſtérile ; il unit ſon reſſentiment à celui de Madame de Pompadour, & ces motifs mépriſables paroiſſent une des principales cauſes de la malheureuſe guerre de 1756, & du renverſement du ſyſtême politique de l'Europe, produit par l'alliance des Cours de France & d'Autriche. Le Comte de Kaunitz, devenu principal Miniſtre de l'Impératrice, Reine de Hongrie, vit ſans doute avec joie l'Abbé de Bernis devenu le confident & le conſeil de la Marquiſe de Pompadour ; & on préſume qu'il preſcrivit au Comte de Staremberg, ſon ſucceſſeur en France, d'inſinuer à l'Abbé que rien n'étoit plus facile dans les conjonctures où l'on ſe trouvoit, que de

réunir les deux Puiſſances & d'écraſer le Roi de Pruſſe. Cette idée, qui n'étoit ſelon toute apparence que le réſultat de ſes anciennes converſations avec M. de Kaunitz, rentroit trop dans les projets de vengeance de la Favorite pour n'être pas avidemment ſaiſie. M. Rouillé, alors Miniſtre des affaires étrangeres, n'avoit ni aſſez de crédit, ni aſſez d'eſprit pour contrarier cette étrange politique, & on lui adjoignit le 1er de Mars 1756 l'Abbé de Bernis, pour rédiger & ſigner le fameux traité d'alliance qui fut conclu à Verſailles le 1er de Mai ſuivant.

Le 27 de Juin on récompenſa l'Abbé de Bernis par une place de Conſeiller d'Etat d'Egliſe. Au mois

de Septembre il fut nommé Ambaſſadeur extraordinaire à Vienne; mais il étoit réſervé à de plus grandes choſes, & il ne partit pas pour cette deſtination. Le Traité de Verſailles, qui fut preſqu'entiérement le fruit des talens de l'Abbé, ſur leſquels la poſtérité pourra porter un jugement encore plus défavorable que ſes contemporains, paroiſſoit à beaucoup de perſonnes une alliance contre nature, un monſtre en politique. Le Roi & les anciens Miniſtres avoient d'abord témoigné de l'éloignement pour ce nouveau ſyſtême. Madame de Pompadour & ſon confident, pour ne pas dire ſon complice, avoient entraîné le foible Monarque dont les bons ſerviteurs fu-

rent réduits au ſilence. La Favorite, toujours légere & jalouſe des Miniſtres, même de ceux qu'elle avoit élevés, quand ils n'étoient pas ſervilement dévoués à ſes caprices, réſolut de chaſſer tout-à-la-fois M. de Machaut, qu'elle avoit mis en place, & le Comte d'Argenſon qui lui avoit donné quelques marques de mépris. Celui-ci, révolté du Traité de Verſailles, chargea le ſieur Favier, qui avoit été employé dans les Bureaux des Affaires étrangeres, & qui avoit des vues politiques, de rédiger un Mémoire qui démontrât invinciblement combien cette alliance étoit nuiſible à la France. M. Favier compoſa, en quarante-huit heures, un chef-d'œuvre de dialec-

tique intitulé : *Doutes & Queſtions ſur le Traité de Verſailles* (1). Il démontre 1°. que la convention de neutralité avec la Cour de Vienne ne pouvoit être avantageuſe à la France, ni pour ſa ſûreté, ni pour ſon crédit, ni pour ſon agrandiſſement, & qu'elle étoit même deſtructive de ce dernier objet. 2°. Que le Traité d'alliance & d'amitié ne pouvoit concourir utilement à la ſûreté du Royaume, qu'il étoit nuiſible à ſon commerce, ne contribuoit ni à ſon agrandiſſement, ni à augmenter ſa réputation, & n'étendoit pas à ſon égard la conſidération qui dérive de la puiſſance militaire & de la puiſ-

(1) Cet Ecrit a été publié en Mai 1789, par M. Carra, ami de feu M. Favier.

ſance fédérative, & qu'il devoit au contraire lui en faire perdre une partie. 3°. Enfin que l'amour de la paix, le deſir d'abaiſſer plus facilement ou plus ſûrement l'Angleterre, celui d'humilier le Roi de Pruſſe, n'avoient pu être des motifs ſuffiſans pour conclure un ſemblable Traité d'union & d'amitié avec la Maiſon d'Autriche. Telles ſont les principales diviſions du Mémoire. Le Comte d'Argenſon avoit d'abord projetté de le préſenter au Roi dans les premiers jours d'Août 1756, & en le demandant à M. Favier, il lui obſerva que l'inapplication habituelle de Louis XV le rendoit inſuſceptible d'une attention longue & ſuivie; l'Auteur remplit donc les vues du

Miniſtre, en partageant, ainſi qu'on vient de le voir, la matiere en pluſieurs articles très-courts, qui peuvent être lus ſéparément, & qui préſentent cependant l'objet deſiré avec des réſultats juſtes & complets. M. d'Argenſon fit réflexion que ſa démarche trop hardie pouvoit devenir périlleuſe pour ſon exiſtence miniſtérielle, & quoique preſſé par le ſieur le Bel, Valet-de-Chambre favori du Monarque, qui lui offroit de remettre le Mémoire, pourvu qu'il eût le courage d'en appuyer le contenu, il mollit & n'y gagna rien; car Madame de Pompadour, qui le regardoit comme ſon ennemi déclaré, le fit chaſſer ſix mois après, ainſi qu'on le verra bientôt.

Le travail de M. Favier démontre que l'Abbé de Bernis étoit en politique un de ces ſonges creux, infiniment nuiſibles à un Etat, quand ils ont aſſez d'influence pour réaliſer leurs idées chimériques. On a de fortes raiſons pour croire que l'objet ſecret de l'union des Cours de France & de Vienne, étoit d'aider cette derniere à enlever la Siléſie au Roi de Pruſſe, à condition qu'elle céderoit à l'Infante de Parme les Pays-Bas, ſur leſquels la France eût ſans doute dominé, comme elle dominoit ſur la Lorraine, poſſédée alors par le Roi Staniſlas. L'Abbé de Bernis trouvoit dans cet arrangement le double avantage d'humilier & d'affoiblir le Roi de Pruſſe,

& de ſatisfaire ſa reconnoiſſance pour l'Infante. Il s'imaginoit avoir conçu un plan admirable ; il écoutoit les complimens de ceux qui l'aduloient ſur ce point, d'une maniere qui annonçoit la plus grande ſatisfaction de lui-même, & regardoit ceux qui n'étoient pas de cet avis avec l'air de pitié & de dédain qu'ont les dévotes pour les mécréants; cependant le projet étoit d'autant plus mal imaginé, que la poſſeſſion de la Siléſie auroit donné à la Maiſon d'Autriche beaucoup plus de forces réelles que la ceſſion des Pays-Bas ne lui en auroit ôté, & que la diminution de la puiſſance Pruſſienne ruinoit l'équilibre de l'Empire ; ce qui heureuſement ne put s'exécuter.

On eſt ſurpris que M. du Verney, avec ſon génie & ſa ſagacité, ait donné dans les viſions politiques de l'Abbé : il eſt vraiſemblable qu'il ſe laiſſa ſéduire par l'avantage, plus apparent que réel, que procuroit à la Maiſon de Bourbon la ceſſion des Pays-Bas. La Marquiſe de Pompadour fut ſi enthouſiaſmé de la réunion de deux Puiſſances, regardées juſqu'alors comme ennemies irréconciliables, qu'elle la fit repréſenter ſur une médaille d'agathe-onix, gravée ſous ſes yeux par Guai, célebre Artiſte, & qu'elle conſerva précieuſement dans ſon Cabinet. On ignore ce qu'eſt devenu ce monument de l'orgueil d'une vile créature qui eut l'impudence de plonger

ſon pays dans une guerre ruineuſe, pour tenter de détruire Frédéric II, uniquement parce qu'il l'avoit appellée par ſon nom.

Les Pruſſiens commencerent la guerre en Allemagne en Août 1756, par l'envahiſſement de la Saxe qui s'étoit unie ſecretement à l'Autriche. Au commencement de l'année ſuivante, M. de Machaut & M. d'Argenſon furent expulſés de la Cour, & l'Abbé de Bernis entra au Conſeil en qualité de Miniſtre d'Etat le 2 de Février 1757, lendemain de la diſgrace de ces deux Miniſtres. On lui confia, au mois de Juin ſuivant, le département des Affaires étrangeres, qu'on ôta à M. Rouillé.

La France qui s'étoit engagée par

le Traité de Verſailles à fournir ſeulement vingt-quatre mille hommes à la Reine de Hongrie, en porta près de cent mille ſur le bas-Rhin, au commencement de 1757, dans l'intention de conquérir d'abord les Etats Pruſſiens dans cette partie, ainſi que le pays d'Hanover, dont l'Electeur, Roi d'Angleterre, s'étoit allié dès 1756 avec Frédéric II, & d'aſſiéger enſuite Magdebourg, afin de pénétrer dans le Brandebourg & de faciliter par cette diverſion les moyens, à la Cour de Vienne, de conquérir la Siléſie. Nous interrompons ici l'ordre des événemens pour rapporter, ſur l'alliance de la Pruſſe & de l'Angleterre, une anecdote intéreſſante qui eſt ſue de peu de perſonnes.

Le Général Winterfeld (1) favori de Frédéric II, contribua eſſentiellement à l'unir avec la Grande Bretagne. Le Monarque répugnoit à renoncer à ſes anciens engagemens avec la France, qu'elle lui avoit propoſé en 1755 de renouveller; Louis XV avoit écrit de ſa main à Frédéric pour lui annoncer qu'à l'expiration du traité, il lui enverroit M. le Duc de Nivernois pour le renouveller : Frédéric accepta la propoſition, mais Winterfeld étoit poſſédé de l'Anglomanie, & ſous prétexte d'aller prendre les eaux de Pyrmond, il s'arrêta pendant quelques jours à Hanover, où le Roi

(1) Tué au combat de Gorlitz le 7 de Septembre 1757.

d'Angleterre

d'Angleterre ſe trouvoit alors & prépara la négociation. Il avoit précédemment repréſenté à Frédéric qu'il étoit prudent avant que de s'allier de nouveau avec la France, de conſtater la véritable ſituation de ſes forces, & il fit partir pour cet effet un Agent appelé Haude, (envoyé depuis à Conſtantinople en qualité de Réſident Pruſſien, ſous le nom de Rexin,) qui parcourut pluſieurs de nos places de guerres & de nos ports : il aſſura à ſon retour que la France n'avoit ni flottes ni armées ; ce rapport dicté par Winterfeld, décida Frédéric, qui avoit appris d'ailleurs que les Maiſons de Bourbon & d'Autriche négocioient ſecrétement.

Alors le Lord Holderneſſ, Secrétaire d'Etat d'Angleterre, vint à Sans-Souci, déguiſé en Marchand, pour arrêter les ſtipulations du traité, dont le Roi de Pruſſe reçut la ratification preſqu'au moment que M. de Nivernois arrivoit à Berlin; Frédéric ouvrit, dit-on, le paquet en ſa préſence, & lui fit lire le traité, afin de lui prouver qu'il étoit purement défenſif, & ne contenoit rien de dangereux pour la France. *Je ſçais*, ajouta le Roi, *que votre Cour traite avec celle de Vienne, qu'elles ſe bornent de leur coté à conclure une alliance défenſive, & il en réſultera la paix en Allemagne.* M. de Nivernois, à qui Madame de

Pompadour & l'Abbé de Bernis n'avoient pas confié leur ſecret, dût être ſurpris & bleſſé qu'on eût envoyé à Berlin un homme de ſa claſſe, pour propoſer un renouvellement d'alliance directement oppoſée aux vues de ſa Cour, & qui ne pouvoit par conſéquent avoir de ſuccès.

La campagne de 1757 fut très-meurtriere. L'Abbé de Bernis avoit employé l'influence de la France en Suède & en Ruſſie pour déterminer ces Puiſſances à attaquer la Pruſſe chacun de leur côté. Frédéric, mal ſecondé d'abord par les Anglois, ſe vit réduit à lutter ſeul contre tant d'ennemis. Enfin, après de grandes viciſſitudes de fortune &

de malheur, il ſe décida en Septembre à demander la paix au Maréchal de Richelieu, Général de l'Armée Françoiſe, établie alors dans la Principauté d'Halberſtat, d'où elle menaçoit Magdebourg. La Cour de Verſailles ne répondit pas même à ces propoſitions; elle ſe flattoit que l'armée combinée de l'Empire & de France que les Princes d'Hildbourgshauſen & de Soubiſe conduiſoient en Saxe, acheveroit d'écraſer Frédéric; mais celui-ci la battit complettement à Roſbach le 5 de Novembre. Le prince Henri, frere du Monarque qui avoit vaincu preſque ſeul à la tête de quelques bataillons Pruſſiens, fut bleſſé &

transporté à Leipzic où il tenta de renouer une négociation de paix, d'abord par le canal du sieur de Martinfort, Régisseur des vivres, ramassé dans la fuite par les Hussards Prussiens, & secondement par l'entremise du Comte de Mailly-d'Haucourt, depuis Maréchal de France, & alors Lieutenant-Général, fait prisonnier pendant l'action. Cette nouvelle tentative n'eut pas plus de succès que la précédente, quoique le Roi de Prusse proposât de céder la Principauté de Neuchâtel, en Suisse, à la Marquise de Pompadour. Si la haine ne l'avoit emporté cette fois sur l'intérêt dans l'esprit de cette femme, on

auroit vu, au grand ſcandale de l'Europe, la Poiſſon, vile proſtituée, née dans la boue, devenir Princeſſe. Le 5 de Décembre, Frédéric diſſipa la grande armée Autrichienne à la bataille de Liſſa ou de Leuthen, & cette nouvelle victoire, qui acheva de lui donner la ſupériorité par tout, trompa l'attente de ſes ennemis qui s'étoient flattés de le ruiner en une campagne

En débutant celle de 1758, une invaſion en Moravie, mal calculée, faillit à le perdre; mais ſoutenu alors par le génie & les talens du Prince Henri, il eut bientôt regagné, ſinon l'aſcendant, du moins l'égalité. D'un autre côté la France eſſuyoit les re-

vers les plus humiliants. On ſoupçonne que l'Abbé de Bernis, détrompé par tant de malheurs, de ſes chimériques eſpérances, ſongeoit à faire la paix pour retirer le Royaume du précipice dans lequel il avoit contribué à le plonger. C'étoit du moins l'opinion du Roi de Pruſſe à qui, ſans doute, il avoit fait faire des propoſitions; mais madame de Pompadour n'écoutoit plus l'Abbé que la différence d'opinions lui rendoit ſuſpect, & une méſintelligence marquée éclata bientôt entre le Miniſtre & la favorite à qui le Comte de Stainville, depuis Duc de Choiſeul, Ambaſſadeur à Vienne, & qui convoitoit le Miniſtere, ne négligeoit

rien pour plaire ; il y réuſſit en flattant ſes paſſions ; dès-lors elle lui trouva plus d'eſprit & de capacité qu'à l'Abbé de Bernis à qui elle réſolut de le ſubſtituer à la premiere occaſion.

L'Abbé, nommé Chevalier des Ordres du Roi le 2 de Février 1758, & reçu le 14 de Mai ſuivant, fut élevé à la pourpre le 2 d'Octobre par le Pape Clément XIII. Le célebre Benoît XIV, Proſper Lambertini, étant mort, ce Clément fut placé ſur le Trône pontifical le 9 de Juillet ; il ſe nommoit Charles Rezzonico & étoit de Veniſe. L'Abbé de Bernis, pendant ſon ſéjour dans cette ville, s'étoit lié avec

la famille du Cardinal Rezzònico qu'il contribua à faire Pape, & qui par reconnoiſſance lui envoya le chapeau de Cardinal, que le Roi lui permit d'accepter.

Parvenu rapidement au plus grand crédit & au comble des dignités, le Cardinal de Bernis déclina auſſi promptement qu'il s'étoit élevé, & fut chaſſé très-bruſquement en Novembre 1758. On l'exila à Vic ſur Aine, entre Compiégne & Soiſſons ; il reſta dans cette retraite juſqu'en Octobre 1760. On lui avoit permis dans le mois de Septembre précédent de changer d'air pour ſa ſanté. On attribua dans le monde ſa diſgrace à différentes

cauſes. Les uns prétendent que la légéreté naturelle de madame de Pompadour & les intrigues du Duc de Choiſeul la produiſirent ſeules ; d'autres croyent qu'on ne le renvoya que parce qu'on s'apperçut qu'il étoit au-deſſous de ſa place ; d'autres enfin, qui paroiſſent les mieux inſtruits, prétendent, qu'auſſi-tôt qu'il eut remarqué le changement de madame de Pompadour à ſon égard, il réſolut de tenter de ſecouer entiérement ſon joug, de l'éloigner des affaires & de s'arroger une autorité auſſi étendue que celle du Cardinal de Fleury. Cette derniere opinion eſt la plus vraiſemblable ſi l'on prend en conſidération une démarche que

fit le Cardinal. Il dreſſa un mémoire qui commençoit par ces mots : *Quand les Romains déſeſpéroient du ſalut de la République, ils nommoient un Dictateur.* Ce début étoit, dit-on, ſuivi de l'énumération des revers qu'avoit éprouvé & qu'éprouvoit journellement la France, & le Cardinal les imputoit aſſez ouvertement à la Marquiſe de Pompadour. Le mémoire fut remis au Roi, on ne ſait par qui, avec la priere de le tenir ſecret; mais on croit qu'il eut la foibleſſe de le confier à ſa maîtreſſe qui, en peu de jours, conſomma la diſgrace du Cardinal à qui elle avoit commencé par faire adjoindre le Duc de Choiſeul ſous

prétexte de l'aider. Comme il venoit de recevoir le chapeau de Cardinal lorſqu'on le congédia, un plaiſant compoſa des vers qui finiſſoient ainſi.

On diroit que ſon Eminence,
N'eut le chapeau de Cardinal
Que pour tirer ſa révérence.

La correſpondance du Cardinal de Bernis, depuis ſa diſgrace, eſt peu intéreſſante: il y affiche beaucoup de patriotiſme, d'attachement pour le Roi, d'indifférence pour la Cour, & de goût pour la retraite; on trouve extraordinaire que revêtu de la pourpre, il ne remplit pas un Siége Epiſcopal, & en Juillet 1764, il fut nommé à l'Archevêché d'Albi.

Clément XIII mourut au commencement de 1769, après avoir eu des diſcuſſions indécentes, dignes de Boniface VIII, avec le Duc de Parme, le Roi de Naples, qui lui enleva Benevent, & la France qui s'empara d'Avignon, qu'elle n'auroit jamais dû rendre. Le Cardinal de Bernis partit pour le Conclave, chargé du ſecret de la Cour; il fit élire le 19 de Mai le Cardinal François-Laurent Ganganelli ci-devant Moine du Tiers-Ordre de Saint-François, & qui prit le nom de Clément XIV. On ſoupçonne que la promeſſe formelle d'abolir la Compagnie de Jéſus, fut une des conditions de ſon exaltation; il tint parole, & détruiſit

les Jeſuites. Le Cardinal de Bernis, réuniſſant au mérite de l'avoir élevé ſur la Chaire de Saint-Pierre, l'influence attachée au caractere d'Ambaſſadeur de France, jouit ſous ce Pontificat du plus grand crédit ; il accepta, en 1774, l'Evêché d'Albanos. Clément XIV étoit un homme d'eſprit à qui une ſanté robuſte promettoit un long regne ; mais on croit que la ſociété de Jéſus employa à ſon égard ſa maxime favorite, de ne jamais pardonner ; car il ſuccomba le 22 de Septembre 1774, après un maraſme & un dépériſſement qui ne parurent pas naturels. Le 15 de Février 1775, le Cardinal Jean-Ange Braſchi lui ſuccéda, encore dit-on, par l'influence

du Cardinal de Bernis. Celui - ci, en devenant Evêque Italien, a annoncé le projet de ne plus rentrer en France. Les fautes qu'il a commiſes pendant ſa faveur & ſon miniſtere, dont on aſſure qu'il ne parle pas volontiers, ne doivent pas rendre injuſte à ſon égard; il a certainement des vertus ſociales, puiſqu'il a conſervé beaucoup d'anciens amis, & on ne peut lui refuſer la qualité d'homme d'eſprit; on a imprimé une partie de ſes œuvres, dans leſquelles on trouve quelques jolies piéces de poéſies; & on croit qu'il en exiſte dans ſon porte-feuille un plus grand nombre qui n'ont pas vu le jour, ainſi que des Mémoires hiſtoriques,

qui pourront éclaircir, s'ils parroiſſent, les ténèbres qui obſcurciſſent pluſieurs opérations de ſon Miniſtere, & peut-être le diſculper d'une partie des torts qu'on lui a imputés dans le public.

CORRESPONDANCE

DE L'ABBÉ, DEPUIS CARDINAL DE BERNIS,

AVEC

M. PARIS DU VERNEY,

PENDANT SON AMBASSADE A VENISE.

L'ABBÉ COMTE DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

A Parme, le 16 Octobre 1752.

J'AI été bien malade à Turin, Monſieur; mais puiſque j'exiſte, vous avez encore un ami à l'épreuve de l'abſence & de tous les événemens de la vie. Que ceux que je vous ai laiſſés faſſent, s'il ſe peut, votre bonheur; vous n'en aurez jamais d'autre que celui de l'amitié: elle doit être la récompenſe de vos travaux: l'eſtime publique en eſt une grande; vous en jouiſſez comme d'un bien

que vous avez acheté. A trois cens lieues de vous, comme à Paris, je ne vous perdrai jamais de vue ; je n'oublierai rien, & je me ſouviendrai de tout pour vous aimer & vous honorer davantage. J'ai été aſſez heureux & fort bien reçu à la Cour de Turin ; vous ſavez à qui j'en ai obligation. Me voici à Parme, d'où je partirai bientôt pour Modène, & de là pour Veniſe. Si on pouvoit ſervir ſon maître ſans perdre de vue ſes amis, mon Dieu qu'on ſeroit heureux ! Il y a des gens à Verſailles & à Paris à qui je me flatte que vous parlerez quelquefois de moi ; ils peuvent compter ſur mon attachèment. Mon vice n'eſt pas d'être frivole. Je n'ai que faire de ſigner pour que vous me reconnaiſſiez ; en tout cas voici un mot qui me fera connoître. Je ſuis l'homme du monde qui vous aime le plus, & qui ſait mieux pourquoi je vous aime. Mille reſpects à Madame votre fille (1) ; votre tabac & le ſien ont fait

(1) Madame Marquet.

toute ma consolation dans mon voyage. Vous ne voulez point de complimens, à ce que je crois. Quand vous verrez M. le Marquis de Puisieux, dites-lui bien que je compte sur lui, & qu'il doit bien compter sur mon attachement.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

PERSONNE, Monſieur, ne m'avoit dit que vous euſſiez été malade à Turin ; ſi on l'ignoroit, on n'a pas eu de mérite à me le cacher ; & ſi on le ſavoit, on m'a rendu un grand ſervice ; car c'en eſt toujours un bien grand que de ſauver des inquiétudes & des allarmes à l'amitié. Enfin vous avez repris votre route, &, ſuivant ce que vous me faites l'honneur de mander, je ne doute pas que ma réponſe ne vous trouve à Veniſe. J'ai vu une perſonne que vous connoiſſez (1) & que je ne puis vous déſigner que par le reſpect profond que je lui dois ; je lui ai parlé comme à vous-même, & elle m'a répondu pour deux avec toute cette généroſité dont elle eſt capable. J'ai vu auſſi un nouveau marié ; en un mot, j'ai vu tous ces gens de Verſailles & de Paris auxquels vous voulez que je parle quelquefois de vous, & auxquels j'en parlerais, quand

(1) Madame de Pompadour.

vous ne le voudriez pas. Du reſte j'ai aſſez gardé ma ſolitude (1), & je ſens que chaque jour m'y attache davantage. Il faut devenir bon à ſoi-même quand on ne peut plus l'être aux autres. Voici l'hiver qui commence ; je me charge d'habits à meſure que mes arbres ſe dépouillent, & c'eſt ainſi que je corrige le temps pour ne rien perdre de ma jouiſſance. Je ſuis tranquille ; & ſi par haſard je me ſens encore quelqu'agitation, c'eſt moins, je vous jure, par rapport à moi, que par rapport aux autres. Une lettre de vous par mois achevera mon bonheur..... Je ne veux perdre aucune occaſion de vous montrer juſqu'à quel point je ſuis ſenſible aux ſentimens dont vous m'honorez. Mon cœur s'eſt attendri en liſant votre lettre ; il vous auroit reconnu quand vous vous ſeriez mieux caché. Adieu, Monſieur, je vous imiterai pour le compliment, & je ſuis ſûr que vous ne le trouverez pas plus mauvais que M. Falconet, quand on ne boit pas à ſa

(1) Plaiſance.

ſanté. Ma fille ſera bien reconnoiſſante de votre ſouvenir ; je ne l'ai plus ici depuis l'arrivée de ſon mari ; c'eſt encore une privation pour moi. Vous voyez que les vides ne ſont pas pour ceux-là ſeuls qui vont au loin ſervir leur maître. Adieu encore une fois, Monſieur, n'oubliez pas l'homme du monde qui vous eſt le plus tendrement attaché.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 11 Novembre 1752.

J'EUS l'honneur de vous écrire, Monſieur, un mot de Parme, & je ſerois très-en peine de ſavoir de vos nouvelles, ſi je n'en avois reçu par mes amis. Vous aurez ſçu par eux que je ſuis arrivé ici le 25 du paſſé, avec la fièvre. Ma ſanté n'eſt pas encore bien rétablie; je ſouffre toujours des entrailles, quoique je me ſois ſervi aſſez utilement de votre eau clairette, qui en vérité ne me fait pas reſſouvenir de vous, mais qui me rappelle votre amitié, le bien de ce monde dont je fais le plus de cas & dont je connois mieux le prix. Tous les Samedis je regrette ce que vous regrettez peut-être un peu vous-même; mais je vous ai laiſſé un ami, & je n'ai perſonne ici à qui je puiſſe ouvrir mon cœur ſur votre compte. Je ne vous dirai rien de moi. Il me ſemble que tout le monde eſt bien aiſe de

me voir ici. Mes occupations ſont volontaires, & ma mauvaiſe ſanté me laiſſe bien des intervalles que je ne ſaurois remplir. Ma maiſon eſt décente, bien meublée ; on n'y voit rien qui ſente le cadet de Gaſcogne. Je tâche en même-temps qu'elle ſoit rangée, & je ſuis bien ſecondé ſur cela par un de mes Secretaires, qui eſt mon Surintendant en attendant l'arrivée de mon frère. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne & le Nonce ſont ma ſociété ordinaire. Voilà un détail très-vrai d'une vie languiſſante, & qui n'eſt animée par aucun point de vue d'affaire raiſonnable. Je borne toute mon exiſtence dans ce pays à donner bonne opinion de mon caractère & de mes principes ; vouloir faire plus, eſt une chimère & peut-être une ſottiſe. L'avenir fait toute ma conſolation. Je vous reverrai ; je vous retrouverai toujours le même. Si vous êtes heureux, je jouirai de votre bonheur. En attendant, recevez quelquefois de mes nouvelles ; donnez-moi des vôtres, & comptez ſur l'attachement le plus vrai, le plus tendre & le plus juſte.

Je vous épargne les complimens, j'eſpère que vous me traiterez de même.

Quand vous verrez M. de Puiſieux, ou que vous lui écrirez, je vous ſupplie de lui dire que je ſuis tout entier à lui, corps & ame. Mille reſpects à Madame Marquet; mes très-humbles complimens à M. votre neveu, & quelques coups de patte au Docteur, je vous prie.

Je vous ai laiſſé, à ce que je crois, mon adreſſe par Geneve.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 13 Décembre 1752.

NE me dites rien, Monſieur, de la part que vous avez priſe à la perte que j'ai faite : j'en ai trouvé la meſure dans mon cœur. Il eſt des événemens contre leſquels toute la fermeté humaine ne peut rien : je viens de l'éprouver, & ſi le temps a calmé ma douleur, ce n'a été que pour la rendre plus tendre, & peut-être plus durable. Les vides de cette eſpèce ſe rempliſſent difficilement à mon âge. Tout ce qui peut arriver de plus heureux aux vieillards eſt cette eſpèce d'inſenſibilité que reſſentent les gens qui ſont tous expoſés à un même danger, & qui tout occupés de leur propre conſervation, ne ſauroient être touchés de la deſtruction des autres ; mais je ſuis fait de manière à ne pas prétendre à une indifférence de cette eſpèce. La ſenſibilité de mon ame s'accroît à meſure que mon corps s'affoiblit, & je ſens que de tous les maux

qui pourront m'arriver, ceux du cœur auront ſeuls le droit de m'accabler & de m'abattre. Jugez, Monſieur, ſi je vous ai regretté dans un paſſage où votre amitié m'eût été ſi néceſſaire. Ce n'eſt pas qu'engagé à la Cour, comme vous l'êtes, je n'euſſe été expoſé à perdre les premières conſolations que vous auriez voulu me donner. L'affreuſe maladie, qui m'a enlevé ma fille pour toujours, m'a condamné à une eſpèce d'exil qui n'a pas même permis à mon frere de venir me voir. Je n'avois pourtant point été à Paris, ni avant, ni pendant la maladie; mais mon Docteur & mon neveu de Meizieu n'avoient pas quitté la malade, & c'en étoit aſſez pour inſpirer des craintes. Je n'en ſuis pas fâché, car il eſt des ſituations où l'on veut être ſeul pour n'y rien refuſer de ce qu'on y doit donner. J'avois reçu votre lettre du 11, quelques jours avant mon malheur. Je me préparois à y répondre au moment où il ne m'a plus été poſſible de le faire. J'avois vu M. de Chavigni pluſieurs fois

avant cette fatale époque ; il m'a écrit depuis comme il eſt capable de le faire. Il y a un temps infini que je n'ai entendu parler de l'ami que vous m'avez laiſſé. Les choſes ſont toujours ſur le même pied par rapport à moi, & pour vous rendre ma véritable ſituation, je ſuis à Plaiſance au milieu de l'hyver, iſolé par goût autant que par raiſon, & délaiſſé par préjugé. Si votre amitié me reſte, je n'aurai pas tout perdu. Adieu, Monſieur ; je ſouhaite que votre ſanté ſe ſoit rétablie depuis votre arrivée à Veniſe. N'oubliez pas le meilleur & le plus tendre de vos amis.

L'ABBÉ DE BERNIS,

A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 9 Décembre 1752.

JE ſens mieux qu'un autre, Monſieur, les peines du cœur. Je ſuis déchiré par votre douleur & preſqu'auſſi affligé de n'être pas à portée d'aller vous offrir toutes les conſolations de l'amitié. Je ſçais que vous en éprouvez de grandes dans les procédés de M. votre frère; il a un bon cœur, vous vous aimez, vous devez vous aimer; c'eſt de ce côté là que vous trouverez de véritables reſſources. La lettre d'amitié que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'avoit comblé de joie; je vous y voyois dans une aſſiette d'eſprit tranquille; je n'étois plus en peine de vous dès que l'extérieur ne vous agitoit plus, & je ſçavois quelles reſſources vous pouviez trouver en vous-même. Le malheur qui vous eſt arrivé confond toutes mes idées. Je voudrois avoir plus de droits ſur vous pour

les employer tous à votre conſolation & à votre bonheur. Les vœux ſincères d'un ami, ſes ſentimens bien purs & bien vrais ne ſont jamais indifférens à une ame auſſi belle & auſſi ſenſible que la vôtre. Si cette lettre vous attendrit un peu, elle ne vous importunera pas. Vous ſçavez que celui qui l'a écrite eſt à vous ſans réſerve, & qu'il acheteroit de la moitié de ſa vue le plaiſir de rendre la vôtre plus heureuſe.

LE MÊME AU MÊME.

A Veniſe, le 30 Décembre 1752.

Je viens de recevoir, Monſieur, votre lettre du 13; je vous plains & vous aime de tout mon cœur. Je vois l'état où vous êtes, je vois ce qui vous manque, & je crois qu'il y a peu d'hommes où vous êtes qui ſoient dignes de vous conſoler. Ne doutez pas que je n'euſſe tout quitté ſi j'avois été à Paris, pour m'enfermer avec vous; mon cœur m'y auroit mené, & je n'aurois pas eu le temps de faire aucune réflexion. La ſituation où vous êtes me paroît moins affreuſe, en ce que votre douleur eſt moins convulſive. J'ai craint d'abord pour votre vie; votre lettre me raſſure; mais elle augmente l'intérêt tendre qui m'attache à vous. Un cœur, comme le vôtre, eſt cent fois plus rare que l'eſprit que vous avez, quoique je n'en aie jamais connu de ſi étendu ni de ſi éclairé. Je plains les gens qui ne ſentent pas toute la

tendreſſe de votre ame ; elle met un charme dans vos liaiſons avec vos amis qui les rend délicieuſes & éternelles. Je ne vous dis rien des ſouhaits que je fais pour vous. Votre bonheur & votre conſervation me ſont auſſi chers que la vie. Je vous prie de dire à M. votre neveu & au Docteur que je ne regrette rien tant que de n'être pas en troiſième avec eux. Je ne ſçais ſi l'ami que je vous ai laiſſé ne prend pas un chemin pour l'autre. Je ne juge point ; je ſuis trop loin du point de vue.

M. de Chavigny vous dira que je viens de réuſſir dans une affaire intéreſſante pour notre Commerce, qui traînoit depuis long-temps, & qui avoit mille difficultés de différentes eſpèces. J'ai préſenté un Mémoire le 2, & ai eu réponſe ſatisfaiſante le 23. Mon frere & ſa femme ſont arrivés ; elle eſt aimable, bien élevée & faite pour réuſſir par-tout ; voilà une conſolation que Dieu m'envoye. Je trouve injuſte d'en éprouver quand elles vous manquent ; du moins je voudrois que mes pauvres Samedis

medis me fussent rendus. Je vous recommande à votre courage, & je vous prie de songer qu'à trois cens lieues de vous il y a une ame & un cœur dignes du vôtre.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

17 Janvier 1753.

J'AI, Monſieur, deux lettres de vous, l'une du 9 & l'autre du 30 de Décembre. Je vous reconnois bien dans toutes les deux, puiſq u'il vous eſt donné de montrer votre ame, de 300 lieues. Si je n'ai pas le même talent, ſuppléez-y en vous repréſentant bien que je ſuis le même pour vous que vous m'avez laiſſé & que vous me retrouverez à votre retour, ſi je reſpire encore alors. On a bien raiſon de dire, Monſieur, qu'on ne meure point de douleur, s'il eſt des plaies pour le cœur que le temps ne guériſſe point, il en calme au moins le feu & la vivacité, & voilà où j'en ſuis. Mon frère eſt venu me voir après la fin de ma quarantaine, & j'allai l'embraſſer chez lui la ſemaine dernière. Avouez que le monde a des loix bien auſtères : ſi je ſens que je ne pourrois pas toujours les ſuivre, je ne trouve pas mauvais

que les autres s'y conforment. Tout dépend des ſituations où l'on ſe trouve, & malheur à ceux qui en ont de telles, que leurs ſentimens y ſoient toujours gênés. Je n'ai point vu votre ami ; il ne m'a pas même encore été poſſible de viſiter une maiſon où l'on auroit pu me parler de lui. J'ignore s'il prend un chemin pour un autre ; mais je ſoupçonne que n'ayant pas trouvé d'iſſue à celui qu'il avoit tenu d'abord, il eſt revenu ſur ſes pas ſans ſavoir aujourd'hui quelle route il pourra prendre. Au ſurplus, Monſieur, je m'accoutume au joug, & je ne fais plus préciſément que ce que l'on veut que je faſſe. Vous avez appris par les gazettes, & peut-être par vos relations particulières, que l'établiſſement proviſoire de Vincennes ſera enfin exécuté. Les ordres en étoient déja vieux à votre départ, & malgré cela peu s'en eſt fallu qu'ils ne demeuraſſent ſans effet. On en avoit pris de l'ombrage, & on avoit appréhendé ſans doute qu'il n'y eût dans cet eſſai un deſſein caché de détruire la

grande entrepriſe, ou au moins d'en ralentir le progrès. Vous ſavez que mes idées ont toujours été bien loin de-là, & que ſi j'ai propoſé un établiſſement proviſoire, ce n'a jamais été que pour conſolider la choſe & lui donner un commencement de réalité qui détruiſe la mauvaiſe opinion qu'on en a conçue ; mais les paſſions ſont aveugles & prêtent toujours aux objets leurs propres couleurs. Il eſt bon cependant qu'ils n'y voient point ou qu'elles y voient ſi mal, parce que ſans cela la raiſon, la vérité & l'amour du bien auroient trop à faire contre elles. Vous voyez que j'ai tout perdu depuis que vous nous avez quitté & que je n'ai rien gagné. J'augure qu'il en ſera toujours de même & je m'en conſole, parce qu'enfin il y auroit de la folie à vouloir changer la nature des choſes qui ne nous paroiſſent pas telles qu'elles devroient être, & qu'il eſt hors de notre pouvoir d'amener au bon point.

Je vous félicite, Monſieur, ſur l'arrivée de M. votre frère & de Madame votre

ſœur. Ils vous ſeront d'une grande reſſource dans le pays où vous êtes, & ils ſont bien faits aſſurément pour faire la douceur de votre vie. Voulez-vous bien que je les aſſure ici de mon reſpect.

Il y a quelques jours que je n'ai vu M. de Chavigni. Je ne manquerai pas de l'interroger ſur vos ſuccès la première fois qu'il viendra dîner ici. Il mettra les choſes à ma portée : je l'entendrai, & j'y prendrai autant de part que vous-même. Il a avec lui M. de Vergennes (1), que je vois toujours avec bien du plaiſir.

Mon neveu & le Docteur vous regrettent comme moi & vous font mille remercimens de votre ſouvenir. Le premier va avoir bien des affaires, parce que c'eſt ſur lui que doit rouler la partie des maîtres & de l'éducation. Je propoſe l'autre pour la ſanté, & je déſire bien fort qu'il n'ait rien à faire.

Je finis, Monſieur, une année qui a été affreuſe pour moi. Dieu veuille que celle

(1) Depuis Miniſtre des affaires étrangères.

que je commence me ſoit plus heureuſe, & que je ſois dédommagé par tout le bien que je ſouhaite qu'il vous y arrive, de tout le mal que j'ai ſouffert dans l'autre.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 27 Janvier 1753.

UNE bonne amie que j'ai à Paris, Monſieur, & qui eſt bien la vôtre, me donne toujours des nouvelles de votre ſanté : il me ſemble qu'elle eſt aſſez bonne actuellement. J'ai vu dans les gazettes que M. de Salieres étoit nommé Gouverneur de l'Ecole royale militaire. Je ſuis témoin que les étrangers regardent ce monument, non comme un édifice d'oſtentation, mais comme l'ouvrage de la prudence. Puiſſe-t-il vous donner autant de conſolation qu'il vous a coûté de peine. En attendant, apprenez avec vos arbres & vos plantes, à vous détacher du monde moral en cultivant le monde phyſique. J'ai des oignons de jacinte ſur ma cheminée qui m'amuſent quand je ſuis ſeul, & qui me rappellent, par les idées aſſociées du petit & du grand, vos ſerres & votre beau théatre de fleurs. Toutes ces idées me ſont

chères, parce qu'elles tiennent à la vie que vous menez & aux lieux où vous êtes. Souvenez-vous y ſouvent de l'homme de la terre qui s'occupe le plus de vous & qui eſt le plus touché de la ſenſibilité & de la grandeur de votre ame. Notre ami de Verſailles m'a écrit une lettre qui fait honneur à l'amitié. Je ſais que vous vous aimez toujours & j'en ſuis bien aiſe. Mettez-moi en troiſième : cela n'y gâtera rien ſûrement & me fera grand plaiſir.

LE MÊME AU MÊME.

A Veniſe, le 10 Février 1753.

J'AI reçu, Monſieur, par la voie de Lyon, qui eſt très-ſûre, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 Janvier : vous en avez reçu une de moi entre deux. Vous me tranquilliſez ſur votre compte ; votre eſprit, à force de voir les choſes comme elles ſont, conſolera votre cœur de ce qu'elles ne ſeront jamais comme elles devroient être. J'ai déja eu l'honneur de vous mander combien j'avois été aiſe d'apprendre par les gazettes que l'Ecole militaire ſe réaliſoit en partie. Si l'applaudiſſement de l'Europe peut flatter l'auteur de cette idée & le conſoler des mauvaiſes objections des petits eſprits, il peut être aſſuré qu'on ne voit dans les pays étrangers que la grandeur & l'utilité de l'objet : on n'en ſent l'inconvénient que pour nos ennemis. Le pas que vient de faire cet établiſſement eſt bien grand, puiſqu'il aſſure ſon exiſ-

tence. Le temps développera tous ſes avantages ; mais je crains bien que les circonſtances n'en démontrent bientôt la néceſſité.

Je plains mon ami de ne pas vous voir : je ſuis trop loin pour juger des raiſons qui l'en empêchent. J'en ai un autre au fauxbourg Saint-Germain qui me parle ſans ceſſe de vous & qui vous aime de tout ſon cœur : cela doit être ; car ſon cœur n'eſt pas changé à mon égard. Au reſte, ſi l'on eſt heureux quand on n'a rien à faire, quand on vit avec des gens à qui on n'a rien à dire, je le ſuis. Il ne manque rien à mon repos, j'oſerai dire à ma conſidération ; mais il faudroit un peu plus de pâture à mon eſprit. Ma famille, qui eſt autour de moi, me conſole : mon frère eſt un honnête-homme & ſa femme eſt douce & décente. Tous deux me chargent de vous dire que puiſque eux & moi ſommes frères & ſœur, nous ſommes à vous à la vie & à la mort. Je reſterai ici tant qu'on voudra ; mon eſprit s'engraiſſera comme mon corps : mais comme il n'eſt pas défendu à un bon

ſerviteur du Roi de déſirer de lui être utile, je vous dirai que je fais des vœux bien ſincères pour ma tranſmigration. M. votre frère me donne toujours des marques ſincères de ſon amitié, & vous ne m'aviez pas trompé quand vous m'aviez aſſuré que j'y pouvois compter. Pour vous, Monſieur, je n'ai rien à vous dire; comme ma profeſſion de foi ſur votre compte part du fond de mon cœur, je n'y changerai jamais rien. Nous avons un ami à Verſailles dont je ſuis toujours plus content. Au reſte tout le monde, dans ce pays-là, me traite bien. Si mes Samedis m'avoient été conſervés, je n'aurois qu'à m'applaudir d'avoir pris un parti qui deviendra tous les jours plus avantageux pour moi, mais qui ne ſera jamais bon à rien pour le Roi, tant que je reſterai où il n'y a rien du tout à faire. Un peu de temps & quelques circonſtances viendront à mon ſecours. Aimez-moi toujours, je vous en prie, & ſoyez ſûr que vous avez en moi un ami qui ne ſe corrompra ni ne ſe réfroidira jamais. Mille

tendres complimens à M. votre neveu & au cher Docteur. M. de Chavigny m'a mandé qu'il vous alloit voir : il vous aura appris mes pauvres petits ſuccès.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

3 Mars 1753.

Je ne ſçai, Monſieur, comment cela ſe fait ; je voudrois toujours vous écrire, & c'eſt ce que je fais le moins. J'ai de vous une lettre du 27 de Janvier, & une autre du 10 Février, que j'aime mieux que toute la faveur du monde. J'ai vu cette amie généreuſe dont vous me parlez dans la première, & ſi j'habitois Paris, je lui ferois ſouvent ma cour ; mais ma ſolitude a de plus en plus des attraits pour moi, & je n'en ſors exactement que quand il s'agit d'aller travailler à Paris avec M. d'Argenſon. Je cultive, comme vous le dites, le monde phyſique, parce qu'à mon âge on ne ſauroit ſuffire au monde moral. Je ne m'en ſerois peut-être pas douté ſi on ne me l'avoit charitablement appris. Il faut profiter des leçons, de quelque part qu'elles nous viennent, fût-ce d'un menton à poil follet. Les Gazettes ne vous ont point trompé ; on penſe

à l'établiſſement de Vincennes autant qu'on y peut penſer ; il y a huit jours qu'on y a mis huit ouvriers. Il eſt tout naturel que j'aye quelque vivacité ſur cela, parce que je ſuis vif ſur tout. Ce ſeroit encore bien pis ſi je pouvois faire aller toute cette machine à ma mode ; mais je ſuis préciſément comme un homme qu'on auroit mis en liberté en lui laiſſant des fers aux mains. Je me ſers des miennes comme je peux. Ce que vous me dites, Monſieur, de l'opinion de l'étranger ſur cet établiſſement, n'eſt guères propre à modérer mon impatience ; j'en ai toujours beaucoup dans les choſes qui contribuent à la gloire de notre Maître & au bien de la Nation. S'il falloit auſſi renoncer à ce goût, pour n'avoir plus rien de commun avec le monde moral, je n'en ferois certainement rien. Les objections ne m'ont jamais rebuté. Il eſt ordinaire que les grandes entrepriſes ſoient traverſées. L'expérience m'apprend auſſi que le mérite des grandes choſes n'eſt jamais mieux connu que de ceux qui ne les ont pas vu naître.

Nous louons, nous admirons aujourd'hui ce qui a été blâmé autrefois. Sous M. de Louvois, les amis de M. Colbert disoient que l'Hôtel royal des Invalides n'étoit qu'un Hôpital humiliant pour le Militaire ; & aujourd'hui, des Lieutenans-Colonels ne rougissent pas de s'y retirer. Sous Madame de Maintenon on prétendoit que les preuves de pauvreté qu'il falloit faire pour entrer à Saint-Cyr en écarteroient la Noblesse ; & aujourd'hui la Noblesse aisée n'a pas honte de se dire pauvre pour y faire admettre ses filles, qui, sous cet habit de laine brune qui révoltoit si fort autrefois, prennent plus de vanité & d'orgueil qu'il n'en faudroit. Le temps dépouille les objets des passions dont on les offusque ; & quand ils sont bons en soi, on parvient à n'y plus voir que le bon. Dieu veuille que nos contemporains ne reviennent pas sitôt de leurs préjugés sur celui auquel on veut bien que je prenne quelque part. Il leur en coûteroit trop cher pour se désabuser.

Vous m'avez mis là, Monsieur, sur un

article dont je parle juſqu'au babil : quittons-le pour parler de vous-même. Je ſais à peu près tout ce qui vous intéreſſe. La vie que vous menez eſt par trop celle d'un Chanoine : il eſt juſte que vous déſiriez plus d'occupation, & il ne le ſeroit pas qu'on vous en laiſſât manquer. Vous auriez pu autrefois, ſans ſortir du climat où vous êtes, trouver matière à mettre en œuvre tout votre zèle ; mais les théatres des affaires changent comme ceux de la guerre. Il y a ici des gens qui ſavent bien ce qu'il vous faudroit pour vous & pour les autres : il faut les laiſſer faire ; je ne vois pas encore qu'il y ait de temps perdu. Je n'ai jamais été en peine de la manière dont mon frère ſe conduiroit avec vous, & je ſuis preſque auſſi ſûr de ſa tenue que de la mienne. Il a eu de grandes inquiétudes ſur ſon fils : elles ſe diſſipent heureuſement tous les jours ; ſon mauvais état n'étoit que l'effet des dents. Nous nous voyons peu & c'eſt ſans doute ma faute, parce que je ne vais pas à Paris, où il eſt retenu par ſes affaires.

affaires. En voilà bien long, Monſieur; il faut pourtant finir en vous diſant que je me porte bien & que je ſuis enchanté d'apprendre que votre embonpoint ne fonde pas à la chaleur. Reſpects à M. votre frère & à Madame votre ſœur : jouiſſez bien du plaiſir de vivre avec eux tandis que vous le pouvez. ....

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 3 Mars 1753.

LA meilleure amie que j'aie & que vous avez auſſi, Monſieur, ne m'a pas laiſſé ignorer la viſite que vous lui avez faite, ni les nouvelles marques eſſentielles de votre amitié pour moi. Ce qu'il y a en vous de plus ſupérieur & peut-être de moins connu, la bonté & la grandeur de votre ame l'ont auſſi frappée qu'attendrie. Vous ne ſauriez croire quel plaiſir je reſſens quand je vois que les gens que j'aime le mieux, vous aiment & vous connoiſſent comme vous méritez de l'être. Je voudrois pouvoir raſſembler tous les bons cœurs pour vous les donner; mais de toutes les récoltes c'eſt la plus ſtérile & la plus difficile à faire.

Il me ſemble que la connoiſſance des hommes & les réflexions qu'un eſprit auſſi conſéquent que le vôtre doit faire, la ſoli-

tude où vous vivez & le loiſir que l'on vous laiſſe ſi mal à propos, vous conduiront inſenſiblement à une vie tranquille & heureuſe par ſa tranquillité même. Vous avez bien acheté ce repos, & ſi je me réjouis avec vous quand vous en jouirez, je ſerai bien étonné qu'on vous l'ait laiſſé prendre. Croyez, Monſieur, que j'ai bien repaſſé dans ma tête les converſations que nous avons eu enſemble ; en même temps qu'elles nourriſſent la tendreſſe que j'ai pour vous, elles donnent bien de la pâture à mon eſprit ; ainſi je vous ai bien des obligations dont vous ne vous doutez pas, & j'ai grand plaiſir à vous le dire & à vous en marquer ma reconnoiſſance.

Ma ſituation eſt toujours ici la même. Il eſt dommage que la République ſoit forcée d'être neutre par ſa poſition & par l'intérêt ſenſible de ſa conſervation ; car, diſpoſé comme elle l'eſt aujourd'hui, j'en aurois pu tirer de grands partis pour le Roi, en ſuppoſant toujours qu'il eût eu quelques motifs de le déſirer ; mais comme tout cela

n'eſt point, je me contente de faire l'amour à la ſéréniſſime République, d'en être aimé & eſtimé, & d'avoir mis ſur le bon pied l'ambaſſade de France : comme cette ambaſſade eſt plus de parade que de néceſſité, on a cru quelquefois que tout le monde y étoit propre, & que le premier venu y ſeroit aſſez bon : en quoi on s'eſt grandement trompé. Quand on a des affaires à traiter dans les Cours étrangères, c'eſt la manière dont on les conduit ces affaires, qui fixe l'attention & qui décide de l'eſtime qu'on a pour vous ; mais lorſqu'on n'a rien à démêler avec une Cour, on eſt alors jugé d'après le perſonnel ; ainſi on a beſoin d'une grande attention pour éviter la cenſure d'une infinité d'obſervateurs curieux & pénétrans, qui cherchent à démêler votre caractère & vos principes, ſans que vous puiſſiez jamais détourner leur attention. Si le Roi veut faire reſpecter ſa couronne & ſa nation à Veniſe, il faut qu'il y envoie toujours un homme de bon ſens, ce qui ſuffit, mais un homme d'une ame éle-

vée & de mœurs décentes ; car on n'impoſe une nation très-libertine, on peut même dire débauchée, que par des mœurs oppoſées.

Mon frère & ma ſœur, qui ſont à vous comme à moi, me chargent de mille choſes pour vous. Je vous prie de ne pas m'oublier auprès de Madame de Choiſeul & de M. ſon frère. Pour le Docteur, on s'en ſouvient malgré qu'on en ait, & on ſe félicite toujours de n'avoir pas été égratigné par ſa patte de ſinge. Vous vous direz à vous-même, Monſieur, tout ce que l'amitié la plus tendre peut inſpirer.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 16 Avril 1753.

Il n'y a pas bien long-temps, Monſieur, que j'ai fait ma cour à cette bonne & généreuſe amie dont vous me parlez dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 du mois paſſé. Il me ſemble que c'eſt tout ce qui me reſte de vous ici, & toute faite qu'elle eſt pour n'inſpirer d'intérêt que pour elle-même, j'éprouve en la voyant un double ſentiment qui diminue de beaucoup l'eſpace qui nous ſépare. J'ai été remplacé chez elle par un grand perſonnage, qui, avec beaucoup moins d'années que moi, n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi ingambe. Peut-être n'aurai-je pas été de trop avec lui ; mais il étoit tard, & autant par diſcrétion que par néceſſité je me ſuis retiré, avec quelques plaiſanteries de ſa part ſur l'air de myſtère que j'avois mis dans ma viſite ; car j'avois travaillé avec lui le matin ſans lui rien dire

de mon projet. Sa ſanté s'eſt bien remiſe ; mais j'appréhende furieuſement les rechûtes.

Je ne répondrai rien, Monſieur, à tout ce que vous me dites d'obligeant dans cette lettre du 3. Je déſire que vous ſoyez toujours content de mon cœur, & je ne vous demande rien pour mon eſprit. Je voudrois bien qu'il en vînt à cette indifférence que produit ordinairement le repos ; mais on ne ſe défait jamais parfaitement de certains goûts, & tout ce qu'on peut déſirer de mieux quand on les a, c'eſt de n'en être point tourmenté ; & puis n'eſt-il pas attaché à l'humanité d'avoir toujours quelque tourment ? Mes jacintes ont mal réuſſi cette année malgré tous mes ſoins : voilà un chagrin ; de maudits rats viennent attaquer mes couches, en voilà un autre. Chacun a ſes ſoucis dans la proportion des ſituations. Je connois des gens qui, ſans contredit, en ont de plus grands que les miens, & vous les connoiſſez bien auſſi. A cela que dire autre choſe, ſi ce n'eſt *ſauve qui peut ?* Du

reſte je m'occupe toujours de Vincennes : nous avançons petit à petit ce grand ouvrage, & je compte que cet été nous aurons tous nos premièrs élèves. Le plaiſir que j'en aurai me dédommagera bien des peines que j'ai eſſuyées. Mon neveu ſe livre tout entier à la partie des études ; M. de Salieres s'occupera des détails militaires & moi du ménage : il y aura bien des règles à établir dans tout cela. L'épreuve que nous faiſons en petit nous conduira à des connoiſſances certaines pour le grand. Qu'on me laiſſe faire, & j'oſe vous promettre que tout ira bien. Le ciel ſemble s'adoucir pour moi. Je ne ſais pas ce que cela deviendra ; car je ne demande point de grace, mais de la juſtice ; ce n'eſt pas ma faute ſi on m'a réduit à cette extrêmité. Vous le ſavez bien, Monſieur, & vous le ſavez ſi bien, que vous pourrez un jour me rendre de bons témoignages.

Voilà donc M. des Iſſarts qui revient & M. de Chauvelin qui le remplace : je ſuis fâché que la mauvaiſe ſanté de l'un au-

gmente la fortune de l'autre. Conſervez-vous bien, Monſieur, afin que perſonne ne vous ſuccède dans le même goût. Ce ſeroit dommage que vous vous trouvaſſiez arrêté en ſi beau chemin. Je ſuis bien de votre ſentiment ſur l'ambaſſade de France à Veniſe. En général nous ne devrions envoyer chez les autres que des gens propres à nous y faire eſtimer & reſpecter ; mais il en eſt de cela comme de bien d'autres choſes. Les ſituations ſeules en décident au grand dommage des affaires ; d'ailleurs il y a ſi peu d'hommes faits pour les places, qu'il faut bien que les places ſe donnent aux hommes que l'on a. Adieu, Monſieur, reſpects infinis à M. votre frère & à Madame votre ſœur. Vous en avez de tout ce qui m'appartient.

L'ABBÉ DE BERNIS,

A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 7 Avril 1753.

J'AI été un peu incommodé, Monſieur, ce qui m'a empêché de répondre plutôt à la lettre très-intéreſſante que vous m'avez écrite. Ma ſanté n'a été dérangée que par le maigre. La décence vouloit que, malgré les expériences paſſées, j'eſſayaſſe de faire le carême : ma bile ne me permet pas de remplir ce précepte. Croyez, Monſieur, que l'on ne ſe paſſera jamais de vous ; il viendra des temps, & ces temps-là ne ſauroient être trop éloignés où vous verrez qu'on vous croit toujours également néceſſaire. Le mérite n'a point d'âge, & votre ame eſt faite de façon que vous oublierez tous les dégoûts dès que vous verrez que vous pouvez être utile. Si les hommes n'étoient pas ingrats, je leur paſſerois la folie, l'inconſéquence, l'humeur, & toutes les autres imperfections qui dé-

gradent un peu l'humanité ; mais il eſt dur de ne pas recueillir le fruit de ſes bienfaits. C'eſt le laboureur qui jette ſon blé dans des cailloux : malgré cela les ames ſupérieures ſongent à faire le bonheur des hommes ſans en attendre d'autre récompenſe que celle d'être contens d'eux-mêmes. J'ai eu ici un aſſez grand paſſage de Princes & Princeſſes d'Allemagne & d'autres illuſtres voyageurs. M. le Prince d'Anſpach, M. le Duc de Virtemberg, méritoient de ma part une grande attention. Il y a des dépenſes qui ne ſont que pour l'honneur de la place : il y en a d'autres qui ſont néceſſaires : je n'ai point de regret à en avoir fait dans cette occaſion. Les lettres de la Cour ſont remplies de témoignages de ſatisfaction du maître & du Miniſtre. Veniſe dit toujours du bien de moi & craint de me perdre. Voilà ma poſition, qui deviendra très-bonne dès que mon état ſera fixe. La dépenſe préſente & l'incertitude de l'avenir jettent ſeules quelques inquiétudes dans mon ame. Pour d'agrément dans la ſociété,

je n'en ai aucun : j'avois trop ſacrifié à ce plaiſir-là & j'en fais la pénitence la plus auſtère. Mon frère & ſa femme ne ſe portent pas bien : cela m'afflige pour eux plus que pour la poſtérité qui en doit naître : je ſuis aſſez philoſophe ſur cet article. Aimez-moi toujours, je vous en prie ; je ne me conſolerai jamais de perdre un ami tel que vous ; mais ce qu'il y a d'heureux, c'eſt qu'on ne perd guère que les amis qui n'en valent pas la peine, & je vous conſerverai toujours. Ma tendreſſe pour vous reſſemble à celle d'un fils pour ſon père..... Mille complimens à M. votre neveu & quelques égratignures au cher Docteur.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe le 14 Avril 1753.

JE vous remercie, Monſieur, comme votre fils, & comme un fils tendre & reconnoiſſant : voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire aujourd'hui; vous ſçavez ou vous devinez tout le reſte. Une très-bonne amie a été enchantée de vous voir, de cauſer avec vous, & les meilleurs amis ſe ſont rencontrés chez elle. Les traverſes que j'éprouve d'un certain côté m'affligent moins que les autres procédés ne me touchent. On me mande qu'on eſt content de vous, de votre ſanté & de la ſituation de votre eſprit. Voilà ce que je deſire auſſi ardemment que ma propre vie. Liſez dans votre ame ; vous y verrez toute la ſenſibilité & toute la tendreſſe de la mienne. Mes parens ne ſe portent pas bien ; & il ne tiendroit qu'à moi, ſi je me laiſſois aller, de me porter mal auſſi ; mais l'avenir me ſoutient,

& votre amitié me conſole. Je ne veux pas vous laiſſer ignorer que j'ai reçu de la Cour les témoignages les plus forts de la ſatisfaction que l'on y a du peu de ſervices que j'ai rendus, & ſur-tout de la conduite que je tiens. A qui dirois-je ces choſes-là qu'à vous. Mille tendres complimens à vos entours.

L'ABBÉ DE BERNIS,

A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 5 Mai 1753.

En recevant votre lettre du 16, Monſieur, je crains qu'une des miennes de quatre lignes, où je remerciais en enfant bien né, un pere fort tendre, ne vous ſoit pas arrivée. Mon correſpondant de Lyon me marque qu'un de mes paquets ne lui eſt pas parvenu au jour marqué; cela me met en peine, parce que ce retardement inquiète mes amis. Celui que vous avez rencontré & celle que vous aviez vue auparavant ſont tous les deux à la tête de la liſte dans laquelle vous avez la place que vous voulez avoir: je ſerois bien fâché de la marquer. Le détail que vous me faites des malheurs de votre jardin & du ciel qui s'éclaircit ſont également intéreſſants quoique dans des genres bien différens. Plût à dieu que je fuſſe à portée de rendre témoignage à la vérité: avec quel plaiſir

je rendrois compte de la douleur de l'ami & du Citoyen dont j'ai été le témoin & le dépoſitaire. Le moment où je parle de vous eſt toujours le plus heureux & le plus vif de la journée ; mais il eſt des occaſions d'en parler que je payerois bien cher. En un mot, Monſieur, il n'y a point d'hommes ſans entrailles & ſans courage. L'inſenſibilité & la moleſſe ne devroient être l'appanage que des monſtres. Il faut être ami de tout ſon cœur & de toutes ſes forces, ſans quoi l'amitié n'eſt ni un charme ni une reſſource. Par qui eſt-on ſervi ou défendu dans ce monde ſi ce n'eſt par ſes amis ? Les particuliers n'ont ni armées ni canons ; l'amitié fait toute leur reſſource, & quand l'amitié eſt courageuſe & conſtante, cette reſſource eſt la plus grande de toutes ; on ne périt point avec un bon ami. Tant que nous vivrons l'un & l'autre, nous ſerons toujours ou une reſſource, ou une conſolation pour celui qui en aura beſoin. Je mets une bien petite part dans cette ſociété ; mais c'eſt le denier

de

de la veuve que je donne de tout mon cœur. Adieu, Monſieur; je vous écrirois quatre pages, que je ne vous dirois toujours que la même choſe, c'eſt-à-dire que je ſuis à vous pour toujours.

On vous aime au fauxbourg autant que moi; ſans fatuité, vous ſçavez vous-même que c'eſt beaucoup dire. Mes parens vous font mille très-humbles complimens. M. de Chavigny eſt à Paris; il m'a écrit une lettre moitié philoſophe, moitié politique; elle eſt d'ailleurs pleine d'amitié & d'intérêt. Tout cela mêlé enſemble eſt fort bon. Je n'oublierai jamais M. votre Neveu, ni le docteur malice. Les premiers jours de Mai ſont ici plus chauds que ne le ſont à Paris les jours du mois d'Août. Ce temps là m'incommode beaucoup, mais infiniment moins que l'air humide. Vous ſçavez d'ailleurs quelle eſt ma poſition à Verſailles; j'y oppoſe du courage & de la patience.

M. DU VERNEY,

A L'ABBÉ DE BERNIS.

Du 19 Mai 1753.

NE ſoyez pas en peine, Monſieur, de la lettre de remerciement que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 Avril dernier; je l'ai reçue & je ne me ſuis pas preſſé d'y répondre, parce que j'ai trouvé que vos expreſſions étoient beaucoup trop au-deſſus de leur objet. Dites-vous, je vous, en prie, ſur cela tout ce que vous ſçavez bien que je vous dirois-moi-même.

Toutes vos lettres me ſont parvenues; s'il y en a une qui ait été retardée, c'eſt celle du 7 Avril, mais elle ne l'a pas été de beaucoup. Vous êtes bien heureux de pouvoir écrire de votre main; je ne le puis plus; auſſi, vous ferai-je une lettre très-courte. Je ne vous plains pas d'être où vous êtes; il me ſemble que les objets apperçus de loin font moins d'impreſſion. Je vous en dirai davantage aujourd'hui ou

demain; car je me propoſe de paſſer une ſoirée avec vous. Adieu, Monſieur, vous connoiſſez toute l'étendue de mon attachement.

L'ABBÉ DE BERNIS, A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 2 Juin 1753

J'AI reçu, Monſieur, votre lettre du 19 Mai. Vous m'annoncez une ſoirée toute pour moi ; je l'attends avec l'impatience que donne encore plus l'amitié que la curioſité. Il eſt vrai, Monſieur, qu'en voyant d'un peu plus loin les objets, on en eſt moins frappé ; je le ſuis pourtant aſſez, & les concluſions que je tire ne ſont pas riantes ; moi-même je me trouve dans la criſe. Vous n'avez pas oublié le ſecret que je vous avois confié d'une expectative promiſe, & pour laquelle j'avois pris toutes les précautions que la prudence peut dicter. La déclaration n'en ayant pas été faite ſur le champ, j'ai raiſon de craindre que ce qui eſt différé ne ſoit perdu ; je me prépare à tout événement. Vous ſeul faites ma conſolation, parce que vous ſeul me fourniſſez le moyen d'attendre. Le bénéfice du temps

eſt le plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre aux hommes qui occupent des places. J'ai eu le loiſir de connoître les amis & les différences qu'il y a entre eux. Auſſi dès que je vous ai conmu je me ſuis attaché à vous comme à une ame ferme & ſenſible, de qui on doit attendre de la ſuite & des conſolations. Une grande amie eſt devenue, depuis mon départ, la ſeule confidente de ce que je penſe pour vous ; je n'ai pas trouvé que les autres en fuſſent dignes. Vivez & aimez-moi. Vivre & vous aimer de tout mon cœur eſt pour moi la même choſe. Je reçois tous les ordinaires les louanges du Miniſtre, & j'ai, Dieu merci, la balance qui doit peſer toutes ces choſes-là. En un mot, je ne puis que vous remercier & être content qu'on ſoit content de moi.

M. DU VERNEY,

A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Plaiſance, le 17 Juin 1753.

L'INQUIÉTUDE où vous étiez, Monſieur, le 2 de ce mois, en m'écrivant, n'a pas duré long-temps, & vous êtes bien certain aujourd'hui qu'on ne perd pas toujours pour attendre. Je vous en fais mon compliment du plus profond de mon cœur. Cette bonne amie qui veut bien ſe mettre entre vous & moi m'en a donné la nouvelle ſur le champ, & ſur le champ je lui en ai marqué ma joie. Voilà un ſecond pas qui vous approche bien du but ; vous n'y arriverez jamais auſſi promptement que je le deſire. Vous avez beau vous armer de réſignation, il faut que les hommes en place ſoient encouragés, & qu'ils ne rencontrent pas dans leur chemin de ces barrières qui leur paroiſſent inſurmontables. Les plus ſages ſont ceux qui ne font que ſe dégoûter & qui cherchent une iſſue derrière eux. Le mé-

contentement a moins de prudence, & briſe tout en reculant; vous ne briſerez jamais rien de cette façon-là; je le vois moins encore dans mes deſirs que dans vous-même; encore un peu de patience & tout ira bien. Je ne vous ai pas donné cette ſoirée que je vous avois promiſe, & je ne ſçai comment cela s'eſt fait. C'eſt que je ne puis vous écrire tout ce que je voudrois vous dire, & cela me donne de la pareſſe. Je me porte bien, & je jouis ici de la belle ſaiſon. Vincennes fait mon amuſement; nous nous y établirons dans ſix ſemaines, c'eſt-à-dire, au retour de Compiegne. M. d'Argenſon y a déja tenu un Conſeil; mais comme M. de Sallière eſt allé faire ſon inſpection, nous n'exiſterons qu'à ſon retour; c'eſt là le terme. Je voudrois que l'on en enviſageât un auſſi prochain dans beaucoup d'autres choſes. Cependant je trouve dans le paſſé de quoi me raſſurer ſur le préſent; il n'y a que ceux qui ont vu bien des orages qui en craignent moins l'effet; il y a des cantons qui en ſouffrent plus que d'autres, & c'eſt

tout. Vous ſçavez bien que j'ai été grêlé deux ans de ſuite ; actuellement les rats me déſolent ; c'eſt que les incidents m'ont pris à tâche ; ils tomberont ſur d'autres quand ils ſeront las de moi, avec cette différence peut-être que j'en ſerai plus faché pour les autres qu'ils ne l'ont été pour moi. Voilà beaucoup de paroles & peu de choſe, ſi vous en exceptez mon début. Finiſſons au moins par une réalité ; c'eſt que je ſuis plus ſenſible que vous ne ſauriez le croire aux expreſſions des ſentimens que vous avez pour moi, & que je trouve que les miens pour vous ſont encore trop foibles. Ménagez votre ſanté ; défendez-vous de la chaleur dans un pays où elle doit être exceſſive, à en juger par celle qu'il fait ici. Je ne puis m'empêcher de vous plaindre. M. de Chavigni avoit réſiſté à celles du Portugal, & il ne pouvoit ſupporter celles de Veniſe. Ne m'oubliez pas, Monſieur, malgré mes négligences, & ſongez, pour me juſtifier, qu'il n'eſt perſonne au monde qui vous ſoit plus dévoué que moi.

L'ABBÉ DE BERNIS,

A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 14 Juillet 1753.

JE vous avois deſtiné une heure pour jaſer avec vous, Monſieur, & vous parler à cœur ouvert de ma joie & du redoublement qu'y a apporté votre lettre toute pleine des ſentimens de votre belle ame. J'ai obtenu ce que je déſirois le plus, ce qui m'étoit le plus néceſſaire, & ce qui étoit le plus fait pour tranquilliſer mon imagination, qui n'eſt jamais la dupe du préſent quand elle a à craindre pour l'avenir. Je voulois entrer dans bien des détails avec vous; mais les lettres de complimens ſe ſuccèdent ſi fort que je ſuis obligé de prendre ſur celui que j'aime le mieux pour répondre à ceux dont je me ſoucie le moins. Notre ami de Verſailles m'a écrit une lettre dont vous ſeriez content vous-même. Je vois qu'il ſent le prix d'un ami ſincère & qui n'a point rougi de ſon évangile. Une autre amie qui

vous connoiſſoit par elle-même comme elle vous connoiſſoit par moi, me tranquilliſe ſur votre compte. Il falloit néceſſairement que je laiſſaſſe auprès de vous quelqu'un qui vous aimât autant que je vous aime; je m'étois trompé quand je ne m'étois pas adreſſé à elle. Dieu confonde les rats de vos jardins, & béniſſe les projets de votre tête & les ſentimens de votre cœur. Quand nous nous reverrons, nous ſerons bien aiſes, & nous n'aurons pas mal à cauſer enſemble. L'Italie commence à devenir intéreſſante. Les chaleurs ſont inſupportables.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 30 Juillet 1753.

Je vous fais volontiers, Monſieur, le ſacrifice du temps que vous m'aviez deſtiné, puiſque vous l'employez à faire des remercîmens qui vous plaiſent au moins par la choſe, s'ils vous déplaiſent par le cérémonial. Je compte cependant que vous me rendrez dans votre loiſir, ce que vous êtes obligé de m'ôter dans vos embarras. Je me ſuis apperçu par les nouvelles publiques de ce que vous me dites de l'Italie; car ce n'eſt que de cette façon-là que je vois & que je peux voir. Les nouvelles particulières de ce pays-ci doivent vous apprendre que les choſes y ſont, à-peu-près, dans la même ſituation où vous les avez laiſſées. Mon frère a perdu Madame de Bethune ſa belle-ſœur. Le mari eſt affligé, & beaucoup plus affligé que je ne l'aurois cru. J'ai fait dans cette occaſion tout ce que le cœur m'a dicté; car Madame de Bethune avoit

de la confiance en moi & j'avois de l'attachement pour elle. M. de Chavigny a appris cet évènement & m'en écrit d'une manière qui me fait voir qu'il y eſt ſenſible : au ſurplus il me montre beaucoup de philoſophie dans les deux lettres qu'il m'a écrites depuis ſon départ. Je ne rencontre plus que cela ſur mon chemin, & on ne s'en douteroit pas, à voir le gros de la nation. Je me porte toujours bien, & mieux que je n'avois lieu de l'eſpérer. Cet ami, dont vous me parlez, eſt venu ici avant le voyage de Compiègne. Je ſuis flatté qu'il me rende juſtice, quoique j'aie, à peu près, perdu l'habitude de me voir rendre toute celle que je pourrois mériter, au moins par mes intentions. Les rats m'attaquent de plus belle : ils préfèrent mes melons à ceux de ce pays-ci : ils n'auroient pas tort ſi je les cultivois pour eux. Il faut toujours qu'il ſe mêle quelque diſgrace dans les plaiſirs les plus innocens & les plus ſimples. J'augmente cependant mes couches : ce ſera ma dernière fantaiſie.

Nous eûmes ici, le 14 de ce mois, une chaleur bien propre à me repréſenter tout ce que vous devez ſouffrir. Les maiſons de l'Italie ne ſont-elles pas conſtruites de manière à pouvoir s'en défendre ? Nous ne travaillons ici que contre le froid, parce que c'eſt ce qui y domine le plus conſtamment. On auroit pu ſe chauffer ſans honte deux ou trois jours après cette bouffée. Voilà bien, Monſieur, ce que l'on appelle parler de la pluie & du beau temps. Faut-il que j'en ſois réduit-là avec vous ? Portez-vous bien.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 11 Août 1753.

Il me ſemble, Monſieur, que je ne vous ai pas écrit depuis mille ans. Les chaleurs exceſſives pour moi, qui m'étois accoutumé à un climat plus froid, ont remué ma bile & m'ont donné ſucceſſivement la colique & un rhume dont je ſuis, Dieu merci, preſqu'entièrement débarraſſé. Mes parens, qui partent dans quinze jours pour retourner dans leurs terres, vont me laiſſer dans une grande & bien triſte ſolitude. Je n'ai ici que des lettres à écrire, ce qui fait ſouvent de la fatigue & point d'occupation. Il n'y a dans tous les gens que je vois que très-peu de gens avec qui on puiſſe cauſer d'autre choſe que des nouvelles de la ville & du temps. L'eſprit ſe rétrécit & le cœur ſe ſerre. Le but eſt toujours devant mes yeux; il me conſole & m'empêche de tomber dans l'engourdiſſement. Si on n'a-

voit pas ici une bonne tête, ou l'on feroit des folies ou des conjurations pour avoir quelque choſe à faire. Vous me direz qu'on peut s'occuper tout ſeul : cela eſt vrai pour quelques heures ; mais quand on n'a perſonne avec qui on puiſſe diſcuter ſon ouvrage ou ſes réflexions, on eſt preſque tenté de s'endormir avec ceux qui dorment. Dieu veuille que le ſommeil ne nuiſe à rien. Ce que Dieu garde eſt bien gardé, il faut en convenir. Aimez-moi toujours ; dites-le moi quelquefois ; j'ai beſoin de l'entendre quoique je le ſache. De tous les gens que vous connoiſſez, perſonne ne vous connoît mieux que moi, ni ne vous honore & ne vous aime plus véritablement & de meilleur cœur.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 7 Septembre 1733.

VOUS m'avez écrit, Monſieur, le 11 du mois dernier, & au moment que j'ai reçu votre lettre, vous étiez ſur le point de voir partir votre compagnie. Je vous plains de cette ſéparation ; car ſans bien connoître le lieu que vous habitez, je ſais qu'on y trouve peu de reſſources du côté des choſes qui peuvent vous occuper & vous plaire. Vous y êtes d'ailleurs l'eſclave d'une étiquette qui n'exiſte que là, & j'avoue que c'eſt faire un noviciat un peu dur. Enfin, comme vous le dites, Monſieur, vous vous en tirerez, au moyen de ce que vous avez toujours le but devant les yeux. J'ai perdu une belle occaſion de m'entretenir de vous. Cette amie, dont vous me parlez ſi ſouvent, devoit ſe trouver à Neuilli il y a aujourd'hui huit jours, & elle n'y vint pas parce qu'elle étoit indiſpoſée. Ce fut une double peine pour moi. Je réparai cela hier,

hier, & vous pouvez juger dès-lors que je ſuis aſſez bien inſtruit de tout ce qui vous concerne. Je n'ai à me plaindre que d'une ſeule choſe dans ma retraite, c'eſt de ne vous y être bon à rien. A cela près rien ne m'en dégoûte, & je m'y enfonce plus que jamais.

Nous nous établirons le mois prochain à Vincennes. En voilà plus de deux que le Roi a fait ſon choix, & ſur 49 Gentilshommes qu'il a admis, il n'y en a encore que 20 qui ayent fait leurs preuves. Je n'ai jamais rien vu de ſi lent : il faut eſpérer cependant que nous en viendrons à bout. Je vous parle toujours Ecole militaire, parce que je ne ſais que cela. Je vois tout le reſte comme vous pouvez le voir d'où vous êtes, & il y a beaucoup de choſes que je n'apprends que par les gazettes. Voilà, Monſieur, comment il faut vivre quand on n'eſt plus bon à rien. Au demeurant je me porte très-bien, & l'avantage que j'ai ſur beaucoup d'autres, c'eſt que j'ai moins d'inquiétudes. Ma barque eſt au

port & ne peut plus périr. Travaillez conſtamment à y amener la vôtre, & ne permettez pas qu'elle en ſorte quand elle y ſera une fois arrivée. Adieu, Monſieur, prenez courage dans votre ſolitude. Je déſire plus qu'un autre que vous en ſortiez bientôt, parce que j'ai moins de temps à jouir de vous. Je vous quitte pour donner de mes nouvelles à M. de Chavigny, qui me paroît bien content du pays où il eſt.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 8 Septembre 1753.

J'AI voulu laiſſer calmer, Monſieur, la douleur que j'ai eue de me ſéparer de mon frère, avant que de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré le 30 Juillet. Vous ne déſapprouverez pas que j'aie cédé aux ſentimens de la nature, perſonne n'y étant plus ſenſible que vous. Mes parens, avant de partir, m'ont chargé de les entretenir dans votre ſouvenir. On m'écrit qu'on vous aime toujours davantage à meſure qu'on vous voit, & que votre cœur, qui eſt excellent, même dans les plus petits détails, ſe développpe..... Les lettres philoſophiques que vous recevez de notre ami, ne marquent rien moins que de la tranquillité; car il étoit dans la criſe quand il vous a écrit: il m'a mis au fait avec confiance, & moi je lui ai répondu avec prudence & vérité. Cet eſprit philoſophique,

qui eſt répandu ſur la ſurface du monde ; fait qu'on ne peut plus diſtinguer, au premier abord, les fous des ſages, ni les honnêtes-gens des coquins. Tout le monde paroît riche, parce que tout le monde a de l'argent ou de la fauſſe monnoie ; mais peu de jours ſuffiſent pour démêler l'un & l'autre. Les parens des rats qui mangent vos melons, font le ſabat dans mes planchers & dans mes boiſeries. Nous ſommes tous deux attaqués du même fléau. On ne prend à Veniſe aucune précaution en bâtiſſant les maiſons, ni contre le chaud, ni contre le froid. Les chaleurs ne ſont inſupportables ici que par un vent de midi qui fait ſuer les marbres & les pierres, & qui en relâchant tous les fibres, vous accable à mourir. Heureuſement la grande chaleur eſt paſſée. J'aurai l'année prochaine une maiſon à la campagne. L'air aquatique & le peu d'exercice m'ont donné des rhumatiſmes que je ne voudrois pas laiſſer invétérer. J'entends dire que l'Ecole militaire chemine : je ſuis trop bon ſerviteur

du Roi pour ne pas le désirer. Les pays étrangers qui ont senti toutes les conséquences de cet établissement, n'en auront qu'une copie imparfaite, si vous avez le loisir & la liberté de l'achever en conformité du plan détaillé que j'en ai vu. Vivez & aimez moi toujours autant que je vous aime, & que je vous suis tendrement attaché pour la vie.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 14 Octobre 1753.

CETTE même Ecole militaire, Monſieur, dont vous me demandez des nouvelles par votre lettre du 8 du mois dernier, eſt la cauſe que je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps. Nous ſommes enfin établis dans le château de Vincennes depuis le 1er de ce mois, & on y a actuellement 21 élèves. Il y en auroit 40 ſi les preuves de nobleſſe ne languiſſoient pas; mais il n'eſt pas toujours aiſé pour les familles, ſur-tout pour les branches cadettes, de raſſembler leurs titres. Je vous avoue, Monſieur, que c'eſt une grande ſatisfaction pour moi que de voir cet établiſſement commencé. Il n'eſt encore qu'au berceau, & ce ne ſera pas ſans de grandes & de fréquentes contradictions qu'il arrivera à l'âge de maturité. Tout cela ne me décourage pas, & mon cœur tendra toujours vers le bien dont mon eſprit voudroit que

je m'abſtinſſe pour mon repos. Je ſouhaite que vous vous ſoyez un peu accoutumé à ne plus voir M. votre frère. Les affaires auront pu vous diſtraire ; car il me ſemble que vous devez en avoir beaucoup plus que vous ne vous y étiez attendu. Vous n'en auriez pas moins ici, ſi vous y étiez, ne fut-ce que pour voir & pour entendre. Pour moi, comme je ne ſors pas d'ici, je ſuis diſpenſé de l'un & de l'autre. M. d'Argenſon nous donna conſeil à Vincennes le 6 ; après quoi il vint ſe mettre à table ici à 7 heures & n'en partit qu'à minuit. J'ai dîné avec lui deux autres fois avant ſon départ pour Fontainebleau, où il me paroît avoir porté une aſſez bonne ſanté. Voilà, Monſieur, tout ce que je ſais. Connoiſſez-vous M. de Croiſmare, Maréchal de Camp ? Il vient d'être nommé Lieutenant de Roi de l'Ecole militaire. Il eſt doux & aimable à ce qu'il m'a paru (1). On aime toujours à

(1) C'étoit le meilleur & le plus pauvre homme que j'aie connu.

s'associer à des hommes de ce caractère-là. J'ai une lettre de notre ami du 20 Septembre : il ne me dit rien de la crise où je sais bien qu'il a été. Adieu, Monsieur, conservez-moi vos sentimens : je les mérite par ceux que je vous ai voués pour la vie.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 29 Septembre 1753.

J'AI reçu, Monſieur, votre lettre du 7, à laquelle je ne pus faire réponſe par le dernier ordinaire, qui fut tout employé à la participation de l'heureuſe & grande nouvelle qui m'arriva un peu tard, mais dont j'ai ſenti & ſaiſi toutes les conſéquences. Vous êtes trop attaché au Roi pour ne pas partager ſa joie, & vous êtes du très-petit nombre de ceux qui étant joyeux, comme on ne ſauroit s'empêcher de l'être, peuvent ſe rendre compte du motif qui les rend bien aiſes. Le peuple eſt un état qui embraſſe la moitié des grands, leſquels ſe réjouiſſent ou s'affligent à l'inſtar les uns des autres, comme on fait dans les places publiques.

Ma ſolitude ne peut jamais reſſembler à la vôtre, qui eſt plus belle, & qui vous offre des occupations de jardinage que je n'ai point. Il me ſemble de voir ce Romain

qui labouroit ſon champ après avoir conduit heureuſement des armées. Pourvu que vous vous portiez bien, je ſerai content ; car il me paroît que vous êtes tranquille. C'eſt le bien que je vous déſire le plus, parce qu'il eſt ſain & qu'il fait vivre plus long-temps. Il faut auſſi que je vous raſſure ſur ma ſanté. Depuis que j'ai acquis un billard où je joue deux heures par jour, je me ſens moins peſant, je digère mieux, & mon rhumatiſme au genou eſt plus traitable. L'année prochaine j'aurai, ſi je puis, une maiſon à la campagne, & je ne m'expoſerai plus à paſſer tout l'été à Veniſe, où l'air eſt mal-ſain dans cette ſaiſon. Mes aîles ſont courtes, il faut que je meſure mon vol : ſi j'étois ſeul encore ; mais j'ai des neveux qui ſervent le Roi & qui ont beſoin d'aſſiſtance. J'ai appris par expérience combien il faut aider les jeunes gens, & combien il eſt doux de rendre ſervice, & plus doux encore d'avoir obligation à de certaines ames. Je vous recommande mes amis & vous prie de vous conſerver pour eux & pour moi.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 27 Octobre 1753.

JE m'adreſſe à vous, Monſieur, avec la confiance qu'inſpire l'amitié, pour obtenir de notre grand ami une croix de S. Louis pour M. Abrieu, dont vous trouverez ci-joint le mémoire des ſervices. C'eſt un garçon ſenſé, honnête & qui voit bien. Je l'ai employé avec ſuccès, & il peut arriver des occaſions où un militaire, qui, quoique dans les emplois ſubalternes, a eu aſſez de fonds pour bien profiter des occaſions de guerre où il s'eſt trouvé, me ſoit fort utile & même néceſſaire. Vous ſentez d'ailleurs qu'il eſt agréable à un Ambaſſadeur d'avoir, pour faire les honneurs de chez lui, un homme décoré d'une marque de ſervices. Je vous prie donc de ſonder le terrein, & au cas qu'on veuille me faire ce plaiſir, je ne manquerai pas d'écrire au Miniſtre dans toutes les formes, pour de-

mander cette grace, à laquelle je ſerai fort ſenſible. Une grande amie m'a mandé qu'elle vous avoit vu ; c'eſt-à-dire qu'elle en a été bien contente. Si je n'avois pas laiſſé derrière moi quelqu'un qui pût vous aimer comme moi & d'après moi, je vous avoue que j'aurais encore plus ſouffert de l'abſence. L'hiver a commencé par des pluies conſidérables : je l'ai vu arriver avec plaiſir, parce que les chaleurs m'avoient accablé & les couſins dévoré. Le temps me pouſſe & je le pouſſe de mon côté, comme on dit, avec l'épaule. Portez-vous bien, aimez-moi, & comptez ſur l'attachement d'un cœur qui eſt à vous ſans réſerve & pour toujours.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 21 Novembre 1753.

J'AI vu, Monſieur, les deux lettres dont vous m'avez honoré le 29 Septembre & le 27 Octobre. Je ferai uſage du mémoire de M. Abrieu, & je dirai un mot de l'intérêt qu'il eſt naturel que vous y preniez. Je ne réponds pas aſſurément du ſuccès : il vaudra mieux en tout cas que le refus roule ſur moi que ſur vous.

J'ai vu cette grande & généreuſe amie dont vous me parlez. C'eſt auſſi tout vous dire. J'avois été allarmé quelques jours avant ſur l'état de mon frère, qui avoit été obligé de revenir précipitamment de Fontainebleau à Brunoi par rapport à un violent mal de reins. J'ai fait deux voyages à Brunoi en huit jours, & tout va bien, Dieu merci.

Madame Victoire nous a effrayés : on craignoit la petite vérole ; mais ce n'eſt qu'une fièvre occaſionnée, dit-on, par des

indigeſtions. Cet évènement a prolongé le voyage de Fontainebleau, qui ſe terminera vraiſemblablement la ſemaine prochaine.

Qu'avez-vous penſé de l'exil de la Grand' Chambre à Soiſſons ? Pour moi j'en ai bien augure, & je ne déſeſpère pas d'y voir bientôt tout le Parlement réuni. En attendant, voilà une Chambre royale établie au Vieux-Louvre. Cette Chambre pourra avoir quelques ſuccès pour le criminel ; mais il eſt bien difficile que le civil marche avec les ſeuls Avocats aux Conſeils, qui n'entendent rien aux formes, & peut-être pas aſſez au fonds. Si les Avocats & les Procureurs au Parlement ſe dévouoient à cette nouvelle Cour, il me ſemble que l'ancienne auroit beaucoup à perdre.

Je vous exhorte, Monſieur, à jouer au billard, puiſque ce jeu vous eſt bon. Pour moi je me promène & je m'enrhume de temps en temps : j'en ſuis logé là depuis quelques jours pour avoir voyagé avec quelqu'un qui m'a obligé de tenir mes glaces ouvertes par rapport aux odeurs.

Cette leçon me rendra plus attentif une autre fois. Du reſte ma ſanté eſt bonne & ma vie toujours la même, ſi vous y ajoutez quelques voyages à Vincennes. J'ai actuellement ici l'Abbé de la Ville. Vous ne ſerez ſûrement pas fâché de vous ſavoir en tiers avec deux hommes qui vous ſont auſſi dévoués.

L'ABBÉ DE BERNIS,

A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 10 Novembre 1753.

J'AI reçu, Monſieur, votre lettre du 14 Octobre : j'y vois avec plaiſir que l'Ecole militaire prend de la conſiſtance. Vous ne devez pas être étonné que vos élèves aient de la peine à raſſembler leurs titres. Je ſais ce qui en eſt mieux que perſonne, parce que quand on eſt obligé de prouver ſes quartiers, il faut réunir les papiers d'un grand nombre de familles. L'ignorance, la miſère & quelquefois un ſot orgueil, ont occaſionné dans les familles nobles une ſi grande négligence & un abandon ſi extraordinaire de leurs titres, que je ſuis toujours étonné comment on peut faire des preuves. Puiſque la naiſſance, qui eſt une chimère aux yeux du Philoſophe, eſt cependant une réalité vis-à-vis du Prince & de la ſociété, comment eſt-il poſſible qu'on n'ait pas pourvu encore à la ſûreté

des

des actes ? Le payſan du village en eſt là Notaire : ſes archives ſont un vieux coffre où les rats viennent manger ſes habits & ſes papiers. Mais ces notes, paſſant de génération en génération dans des familles étrangères, & ſouvent dans des provinces éloignées, comment déterrer, après un ſiècle, un acte ſans lequel ſouvent une famille perd tout ſon luſtre & par conſéquent ſon exiſtence ? Ou il ne faudroit faire aucun cas de la vraie nobleſſe, ou ſoigner davantage ce qui ſeul peut en conſtater la vérité. Comme ce que je dis là entre dans le grand chapitre de ce qu'il faudroit faire, & que ce chapitre meneroit trop loin, je me contente de vous féliciter de voir votre ouvrage croître inſenſiblement ſous vos yeux. Si vous n'étiez que raiſonnable, vous ne feriez pas un ſi grand citoyen. Il faut que le zèle faſſe affronter les obſtacles que la raiſon conſeilleroit d'éviter. Pour moi je crois que ce qui perd les états, c'eſt cette prétendue ſageſſe qu'on attribue à tous ceux qui n'oſent pas courir

les riſques qu'il y a toujours à vouloir procurer le plus grand bien poſſible. On veut trop faire fortune aujourd'hui, & on craint trop de la perdre quand on l'a faite : c'eſt le mal général qui afflige aujourd'hui l'Europe ; car, Dieu merci, on a beau dire, nous ne ſommes pas les ſeuls qui méritions des reproches. Malgré moi vous voyez, Monſieur, que la morale me gagne : c'eſt la maladie des gens qui ſont preſque toujours dans la ſolitude. J'y ai en effet des objets plus intéreſſans à enviſager que je ne l'avois imaginé ; mais ſi j'ai plus à penſer, je n'ai pas davantage à agir ni à faire. Je ſuis toujours préparé à l'un & à l'autre. Je vous recommande encore le mémoire que je vous ai envoyé il y a quelque temps. On me donne de vos nouvelles, & j'en ai reçu, il y a quelques jours, de très-agréables de la part du grand ami. Vous connoiſſez mes ſentimens pour vous ; il eſt ſuperflu de vous dire qu'ils ne changeront jamais.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 5 Décembre 1753.

J'AI remis, Monſieur, le mémoire de M. Abrieu à M. le Comte d'Argenſon, qui en a fait ſur le champ le renvoi à M. le Tourneur. Ce dernier, auquel je l'ai recommandé, m'a répondu qu'il en feroit inceſſamment un uſage convenable ; c'eſt-à-dire ſans doute qu'il en parlera au Miniſtre ; ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'on ne m'a pas éconduit, & que dès-lors on peut eſpérer.

Je vis Dimanche dernier, Monſieur, cette perſonne qui ſait ſi bien raccourcir l'intervalle qui eſt entre nous & auprès de laquelle je voudrois être par conſéquent plus ſouvent que je ne le ſuis. Je me trouve au courant ſur ce qui peut vous intéreſſer, & je voudrois bien pouvoir vous y mettre ſur ce qui m'intéreſſe moi-même. La différence qu'il y a de vous à moi dans notre ſéparation, c'eſt que vous êtes fait pour aller tout ſeul, & que j'ai quelquefois be-

ſoin de conſeils que j'aimerois mieux recevoir de vous que de tout autre.

Nous n'avons pas de quartiers à prouver pour l'Ecole militaire : quatre générations de père ſeulement ſuffiſent ; mais vous entendez que quatre générations ſont ſouvent l'ouvrage de ſi peu de temps, qu'on eſt obligé, dans ce cas-là, de remonter au moins juſqu'à un point qui ôte tout ſoupçon d'uſurpation. Que ſeroit-ce ſi on exigeoit ſeulement autant d'ancienneté qu'il en faut pour les Pages des deux écuries ; car pour y entrer, il faut prouver depuis 1550. Du reſte, Monſieur, vos réflexions ſur le peu de ſûreté des actes ſont très-juſtes : tout le monde en convient, & ceux même qui y ſont le plus intéreſſés n'y remédient point. Il y a en Flandre, en Artois & dans quelques provinces du Royaume, des dépôts publics : les Notaires n'y ſont point gardes-notes ; tous leurs actes paſſent dans ces dépôts, où on en délivre des expéditions à ceux qui en ont beſoin. Ces établiſſemens rectifiés, & peut-être mieux

diſpoſés qu'ils ne le ſont par rapport à l'ordre qui s'y obſerve, deviendroient un jour des tréſors publics. Mais on n'y penſera pas, & ſi un Miniſtre avoit aſſez de courage pour entreprendre une réformation auſſi eſſentielle, par combien de conſidérations ne ſeroit-il pas arrêté pour la ville de Paris ſeule, où les charges de Notaire ſont devenues un objet de cupidité, à meſure qu'elles ont perdu le premier caractère qui leur étoit propre. Je voudrois, au moins, que la nobleſſe, qui eſt aſſez heureuſe pour bien prouver aujourd'hui, pût mettre ſes titres, recouvrés à grands frais, à l'abri du temps, qui abſorbe tout quand on n'y oppoſe aucunes précautions. Mon objet a toujours été de faire de l'Ecole militaire un fonds d'archives pour la nobleſſe. Je ne vivrai pas aſſez pour cela, & quand je vivrois aſſez, peut-être ſerois-je foiblement ſecondé dans des vues auſſi utiles.

La ſeconde partie de votre lettre, Monſieur, eſt pleine de ces maximes dont on reconnoît en général la vérité & la ſoli-

dité, mais que l'on ſe renvoie les uns aux autres dans la pratique. Chacun, dans un état monarchique tel que le nôtre, eſt occupé par néceſſité de ſon propre intérêt: de-là cette envie de faire fortune & de la conſerver quand on l'a faite. La conſtitution du gouvernement a peut-être plus de part à cela que la diſpoſition des eſprits. Vous êtes à portée de faire des comparaiſons ſur cela. Avouez que je fais le gros-Jean qui remontre à ſon Curé; mais il faut bien dire quelque choſe avant de ſe ſéparer. Il eſt bien doux pour moi de pouvoir toujours compter ſur vos ſentimens. Soyez bien ſûr, Monſieur, que je vous ſuis dévoué ſans réſerve.

A propos, j'eus hier une longue conververſation avec un Hollandois de votre robe & de nos amis: il y fut fort queſtion de vous, & je fus très-content de ſes idées ſur ce qui vous regarde.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 14 Décembre 1755.

JE vois, Monſieur, par votre lettre du 21 Novembre, que vous aurez la bonté de faire uſage du mémoire que je vous ai adreſſé pour M. Abrieu. Je ſerois bien fâché qu'on vous refuſât, & je me ſuis adreſſé à vous, non pas pour éviter le refus, mais pour aſſurer le ſuccès.

Toutes les fois que vous me mandez qu'un de mes confrères eſt avec vous à la campagne, je regrette que le ſecret de M. de Bacqueville (1) n'ait pas réuſſi : je volerois vers vous & j'y répondrois bien volontiers à la queſtion que vous me faites ſur l'exil du Parlement à Soiſſons. Je vois avec plaiſir qu'on a formé un plan, & je ſouhaite & eſpère que rien n'empêchera de le ſuivre. Sans plan on ne fait rien, &

(1) Fou qui ſe caſſa la cuiſſe en voulant voler.

quand ceux qu'on adopte ne ſeroient pas les meilleurs, ils mènent plus lentement au but ; mais ils y mènent enfin quand on a la conſtance de les ſuivre & de les remplir.

Je ſavois déja l'incommodité de M. votre frère & ſon rétabliſſement : je vois que votre cœur eſt toujours le même. L'on me mande qu'il y a ſujet d'être plus content : c'eſt le but de mes vœux les plus ardens & les plus ſincères.

Ma vie eſt occupée à penſer : elle eſt forcée d'ailleurs à l'oiſiveté ; ainſi elle coule tout doucement de rhume en rhume & de fluxion en fluxion. J'ai fait plus de travaux de cabinet qu'aucun de mes prédéceſſeurs. Je jouis ici d'un grand bien, qui eſt l'eſtime publique, & j'ai la conſolation de faire rendre au nom du Roi le tribut de reſpect qui lui eſt dû. De plus, je ne ſuis chargé & je ne cours pas après les affaires dont on ne me charge point. Je vous ſouhaite, ſelon l'uſage du pays, les bonnes fêtes & une bonne ſanté. Vous êtes certainement bien néceſſaire au bonheur de ma vie ;

mais je crois que vous ne l'êtes pas moins à l'Etat : j'en dirois bien les raiſons ſi l'on me pouſſoit un peu.

Une grande amie me donne tout à l'heure de vos nouvelles.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 26 Janvier 1754.

JE vous écris aujourd'hui, Monſieur, pour vous demander de vos nouvelles qui me manquent, & pour vous donner des miennes. Je ne me porte pas trop bien depuis un mois, ſans être pourtant malade. Je ne dors point; j'ai la tête peſante, des douleurs tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. L'humidité affreuſe de cet hiver, & l'impoſſibilité de marcher ſur les pierres dures & gliſſantes dont Veniſe eſt pavé, outre qu'il faut paſſer dans des rues plus étroites que les allées des petites maiſonettes de Paris, où l'on reçoit des coups de coude, des ponts continuels à paſſer, qui ſont gliſſans & fort dangereux, n'ayant point le plus ſouvent de garde-foux: ajoutez à cela que je ne puis me promener décemment dans Veniſe que maſqué & que le maſque m'étouffe, me fait ſuer; d'où s'enſuit infail-

liblement un rhume. Me voilà déterminé par force à prendre une maiſon de campagne : je ſens que ma vie y eſt intéreſſée ; augmentation de dépenſe. J'ai mangé l'année paſſée près de vingt-trois mille francs par-delà mes appointemens, dont les trois quarts ont été employés à recevoir les Etrangers de marque & Princes & Princeſſes d'Allemagne, & le reſte pour les affaires de l'ambaſſade. La correſpondance me ruine ; on m'adreſſe des paquets de Conſtantinople & d'ailleurs : tous les frais de poſte portent ſur moi en entier. Voilà la ſituation de ma ſanté & de ma fortune. Celle de mon eſprit eſt auſſi tranquille qu'elle peut l'être. Il arrive ici, de tous côtés, des nouvelles brillantes ſur mon compte, toutes inventées pour me brouiller avec les gens en place. Jamais perſécution ne fut plus marquée. Je ſais bien que ce n'eſt pas moi tout ſeul à qui on veut nuire & qu'on pourſuit ſi loin ; mais c'eſt moi qui en ſouffre. D'ailleurs je vois clairement que, par ces artifices, on trouvera

le ſecret de me faire reſter les bras croiſés dans mon cul-de-ſac. Tout cela me chagrine, parce que je n'ai aucun état fixe, parce que ma fortune n'eſt que dérangée au lieu d'être commencée ; mais après un peu de réflexion, je vois que je ſuis, à peu près, comme tout le monde ; quelques exemples me conſolent ; d'autres me donnent de l'eſpérance, & de tout cela j'en recueille le fruit de me conſirmer tous les jours davantage dans mes principes d'honnêteté & de philoſophie. Je cherche mon bonheur dans le témoignage ſeul de ma conſcience & dans la conſtance de quelques amis, à la tête deſquels vous êtes & ſerez, je vous le jure, toujours.

Je reçois dans ce moment, Monſieur, votre lettre du 13, qui me fait grand plaiſir & me tranquilliſe ſur la goutte de M. votre frère. Je ſuis fâché que celle de M. d'Argenſon ait été ſi forte ; puiſſe-t-elle le préſerver d'ici à long-temps. Je préviens comme vous voyez vos déſirs : vous trouverez dans cette lettre un détail exact de ma ſanté.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 9 Mars 1754.

VOTRE lettre du 21 Février m'a fait plus de bien, Monſieur, que je n'en eſpère du changement d'air. L'ame guérit le corps. Le plus grand ſacrifice qu'on faſſe au Roi dans les pays étrangers, n'eſt pas celui de ſon repos; c'eſt le retranchement de ces conſolations pures que donne la communication avec les vrais amis. J'aurois plus beſoin que jamais de retrouver ce jour de la ſemaine que je paſſais avec vous. Je n'ai ici perſonne à qui je puiſſe ouvrir mon ame ni même communiquer mes idées, aucune diſſipation intérieure; enſorte que j'agis continuellement ſur moi-même. Je ne regrette cependant pas d'être loin de Paris: j'y verrois les choſes de plus près, & il n'y a rien à gagner de voir de près les choſes triſtes. Je m'afflige ſouvent comme citoyen; mes affaires & ma fortune ne me font pas

autant d'impreſſion qu'on peut le croire. Je vois vaguement dans l'avenir que je dois ſortir de l'état où je ſuis : je ſais qu'il faut ſe ruiner dans l'ambaſſade, & que cela ſert même de beaucoup pour en aſſurer le ſuccès : quelques exemples peuvent faire peur, mais ils ſont rares ; ma plus grande peine n'eſt donc que d'aſpirer à être utile, d'en ouvrir modeſtement les voies, & d'être toujours renvoyé à l'inaction & à l'inutilité : voilà pour le moral. Dans le phyſique, je vis dans un air marécageux & ſalé qui m'eſt contraire : ainſi, malgré la dépenſe, je cours au remède & j'ai loué aujourd'hui une maiſon de campagne : je m'en applaudis, puiſque vous approuviez déja le projet il y a un mois. Une ſaignée du pied m'a fait connoître que mon ſang étoit plutôt trop fluide & trop fondu que trop épais : il me porte moins à la tête depuis cette ſaignée ; mais j'ai toujours ſur le viſage des taches rouges qui paroiſſent & diſparoiſſent. Je ne ſouffre plus de la poitrine ; mais je ſouffre du genou droit, dont

les os de la jointure craquent dans tous les mouvemens que je fais : il me ſemble d'avoir une jambe de bois. J'eſpère que le mouvement rétablira la circulation des liqueurs & leur fera reprendre leurs canaux ordinaires. En attendant que la ſaiſon permette que j'aille m'établir à la campagne, j'irai me promener dans ma nouvelle maiſon. L'établiſſement fait, je viendrai coucher le Jeudi à Veniſe pour en partir le Samedi au ſoir après l'expédition des Couriers. Voilà mon ordre de bataille que j'envoie à mon Général.

J'ai reçu aujourd'hui des nouvelles de M. votre frère, qui m'annonce ſon rétabliſſement. Je n'ai de commun avec vous que le bon cœur & les rhumes. Conſervez-vous autant que vous le pourrez. Vous ne doutez pas que je ne le déſire du fond de mon cœur. Vous m'empêchez de m'alarmer de la rechûte de M. d'Argenſon. Vous ſavez que je ne ſuis pas ami à demi, & que rien ne peut tant me troubler dans ma ſolitude que la perte de ceux à qui je ſuis

attaché. Quand il ſera dans le cas d'écouter des bagatelles, faites-le reſſouvenir du mémoire de M. Abrieu. Je vois vos déſirs & vos eſpérances ; à qui puis-je m'en rapporter plus qu'à vous-même ſur mon ſort ? Quel qu'il ſoit, il ne changera rien aux ſentimens d'un cœur qui eſt entièrement à vous.

J'apprends dans le moment la mort de Monſeigneur le Duc d'Aquitaine, & je ſens bien vivement combien eſt grande cette perte : une mère, en pleurant ſon fils, peut faire beaucoup de mal à celui dont elle eſt enceinte. Notre grande amie m'a appris avec beaucoup de douleur cette nouvelle ſi triſte.

L'ABBÉ

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 27 Avril 1754.

DANS le temps que je liſois, Monſieur, une lettre d'une grande amie, qui me mandoit que vous aviez été un peu incommodé, j'ai reçu celle dont vous m'avez honoré le 5 de ce mois. J'imagine, ou du moins je veux me flatter que votre ſanté eſt tout-à-fait rétablie ; la mienne n'eſt plus reconnoiſſable depuis que je paſſe trois jours de la ſemaine à la campagne. Toute ma maiſon éprouve le même effet que moi ; preuve certaine que c'eſt l'air qui nous étoit contraire. Vous faites un uſage digne de vous des pois de votre jardin. Vous pouvez vous vanter à moi de tout ce que vous faites, parce que je croirai toujours que vous vous rendez ſeulement juſtice. Je crois vous avoir déja dit que vous reſſemblez aſſez à ces Conſuls qui cultivoient leurs champs après avoir commandé les armées.

Vous m annoncez deux bonnes nouvelles tout-à-la fois ; celle de la réconciliation de M. votre frère avec l'Ecole Militaire, & celle de la fin d'une guerre qui m'a mille fois déchiré le cœur. Je vois que ce que j'avois le plus deſiré eſt enfin prêt d'arriver : ne me laiſſez pas ignorer l'entière pacification ; elle ſera ſuivie d'une amitié d'autant plus ſincère qu'on en aura ſenti le prix en s'expoſant à la perdre. Pour rendre la choſe encore plus agréable à vos yeux, je ne craindrai pas de vous avouer qu'il ne pouvoit rien arriver qui mît mon cœur plus à l'aiſe, ni qui pût m'être autant utile que l'événement auquel vous me préparez. Quelle différence pour moi d'avoir auprès d'une amie un ami éclairé, ferme & généreux ! J'avois grand beſoin de ce rapprochement. On ſe laiſſe éblouir quelquefois par les apparences d'un intérêt faux. On imagine que puiſqu'on me loue on me veut du bien, & laiſſant échapper les occaſions prochaines, on ſe berce de l'idée d'en trouver de plus favorables. Pendant ce temps-

là les places ſe rempliſſent, le temps s'écoule, & l'on croupit inutilement dans un cul-de-ſac. On a beau en tirer tout le parti imaginable, on ne peut jamais montrer des ſervices importans, & le mérite qu'on a d'ailleurs n'étant pas ſoutenu par des réalités palpables & viſibles, ſe perd; la ſenſation qu'il a pu faire s'affoiblit inſenſiblement; en conſéquence nul crédit pour forcer les récompenſes, nulle reſſource pour être employé dans des choſes plus importantes. Que ne puis-je vous dire tout ce que je confierois à votre amitié! Vous ſeriez étonné, & certainement vous donneriez quelques éloges à ma conduite & à mes reſſources. Je voudrois ſur-tout pouvoir vous montrer la ſuite de certaines réflexions que je vous communiquai à la campagne; comme vous fûtes content des premières, j'ai lieu de croire que vous ne ſeriez pas mécontent des dernières.

Vous m'avez annoncé deux bonnes choſes; mais elles m'en font deviner une troiſième qui me fâche à bien des égards.

Plus de douceur dans votre vie vous rendra toute votre ſanté, comme plus de travaux utiles dans la mienne me rendroient heureux à proportion de mes ſervices. Être libre & maître de ſon loiſir, ou remplir ſon temps par des travaux dont l'État puiſſe recueillir les fruits, voilà les deux poſitions qu'un honnête homme doit deſirer; le milieu de cela reſſemble à l'anéantiſſement; cependant je vous tromperois ſi je vous laiſſois croire que je ſuis accablé ſous le poids de mon oiſiveté; j'en ſens le fardeau, mais je le porte avec courage & même avec aſſez de gaité. Devinez au ſurplus les remercîmens que je ne vous fais pas, & ſoyez aſſuré de la conſtance de mon attachement & de ma tendre amitié pour vous.

Je crois que vous verrez notre ami de Suiſſe cet hiver.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

23 Mai 1754.

Si je ſuis, Monſieur, en retard avec vous, ce n'eſt que par mes lettres ; car je vous jure que perſonne n'eſt plus que moi à votre ſuite & par mes ſentimens & par mon eſprit ; mais mon temps ſe remplit & ſe comble de manière que, ſans avoir rien à faire, je n'en ai jamais aſſez. J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois dernier. J'y vois avec grand plaiſir que votre ſanté eſt meilleure, & que c'eſt votre maiſon de campagne qui produit ce bon effet. Conſervez cette maiſon, Monſieur, tant que vous ſerez à Veniſe ; le bien que vous y trouverez vaut mieux cent fois que tout le reſte. J'arrivai Lundi au ſoir de Brunoi, où j'étois allé le Samedi ; c'eſt le ſecond voyage de cette eſpèce que j'y fais depuis quinze jours, & ce ne ſera pas le dernier. Vous allez dire que je me porte par-tout

où je trouve à gagner pour l'objet qui m'occupe ; il eſt vrai au moins que quelquefois ces intérêts acceſſoires ſont très-propres à réveiller les intérêts principaux, & à leur rendre toute leur force. Du reſte, la guerre où vous m'avez laiſſé n'eſt pas encore terminée. Ce n'eſt pas à vous que l'on doit dire que les grandes difficultés ſe rencontrent toujours dans les préliminaires de la paix la plus deſirable & la plus deſirée. On ſe tracaſſe ſur les qualités, ſur les pouvoirs, ſur les préſéances ; perſonne ne doit paroître deſirer trop fort le ſuccès de ſon objet, & celui qui marque le mieux une indifférence qu'il n'a pas, eſt le plus habile ; ce rôle convient ſur-tout aux grandes puiſſances, de la dignité deſquelles il n'eſt pas de paroître demander la paix ; mais ſi les petites ſont moins fortes, elles ſont auſſi plus fières & plus fermes, & de là les longueurs. Telle eſt, Monſieur, la misère des hommes. Pour moi, qui me fâche & m'affecte de bonne foi, je reviens de même quand une fois on m'a rendu juſtice, & je me mets peu en

peine que l'on penſe que j'aie fait les premiers pas. Vous jugez bien que je ſuis inſtruit de tout ce qui vous concerne ; ce que je puis dire de mieux, c'eſt qu'il faut de la patience. Tout ici-bas dépend des circonſtances, & ces circonſtances ont des révolutions ſi fréquentes, que ce que l'on peut faire de plus ſage eſt de ſe préparer à les ſaiſir au moment qu'elles tournent à notre point. Il eſt preſque toujours dangereux de vouloir les forcer ; on n'y gagne que des tourmens qui s'accroiſſent à meſure que nos eſpérances ſemblent s'éloigner, & c'eſt ainſi que l'on paſſe ſa vie ſans y trouver un moment de ſatisfaction. Agiſſons donc toujours ; mais ne forçons rien, & ſur-tout tâchons de ne pas donner dans les piéges que l'envie ou la mauvaiſe volonté tend ſur notre chemin. Je ſuis trop vieux & je n'ai pas aſſez de prétentions pour uſer de cette morale, qui ne convient qu'à votre poſition & à votre âge.

M. d'Argenſon vint à Vincennes le 17 : il y avoit près de cinq mois que nous ne

l'y avions vu : nous n'en avons eu que plus de plaiſir à l'y recevoir. Il y viendra encore une fois ou deux avant le voyage de Compiegne ; car ſa préſence n'y eſt pas de trop. J'ai été content de ſa ſanté : il eſt déterminé à ne vivre que de lait ; il en prend le matin & le ſoir qui paſſe bien, & dans l'intervalle il ſe nourrit de riz au bouillon. Avouez que voilà un eſtomac bien converti. Il falloit cela pour nous le conſerver. Pour moi j'ai recommencé l'uſage des eaux de Seltz & du lait : je m'en trouve très-bien & je continuerai tout l'été. J'ai beſoin de me rafraîchir le ſang & je crois bien que vous n'en doutez pas. Je vous aime toujours autant que je vous honore.

L'ABBÉ DE BERNIS,

A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 22 Juin 1754.

UN enchaînement de petites affaires m'a empêché, Monſieur, de répondre ſur le champ à votre lettre du 23. Nous n'en ſommes plus, Dieu merci, aux complimens, & nous ne riſquons rien ni l'un ni l'autre à penſer qu'une lettre de plus ou de moins n'ajoute ni ne diminue rien au fond de nos ſentimens. Quoique ma lettre ſoit datée de Veniſe, je vous écris de ma campagne, à laquelle je dois ma ſanté & peut-être la vie. Outre le bénéfice de l'air, j'y trouve une variété, ſi ce n'eſt d'occupations, du moins de diſtractions qui m'empêche d'être accablé de ma ſolitude & dévoré par mes propres réflexions. Je vous dis toujours que je ſuis ſeul à Veniſe, parce que je n'y ai encore trouvé perſonne à qui je puiſſe ouvrir mon cœur. Voilà le plus grand des maux quand on quitte ſon

pays. Au ſurplus je ne reçois guère d'autre conſolation de la part de mes amis, que de les voir flotter entre toutes les idées qu'on leur préſente, parmi leſquelles il y a ſouvent des piéges, qu'il faut que je démêle tout ſeul, ſans pouvoir en juger par la mine de ceux qui les tendent. On me perſécute pour prendre des engagemens (1), ſans faire réflexion que c'eſt une matière ſur laquelle je ne dois recevoir d'avis de perſonne. Cherche-t-on des prétextes pour pouvoir faire différer la nomination d'une place qui m'a été promiſe ? C'eſt bien mal raiſonner ; car je ne ſuis pas dans une poſition ordinaire. L'expectative m'a été annoncée en forme ; on en a fait part à la République, & la République a témoigné ſa joie (2). La gazette de France l'a annoncée à l'Europe entière (3). Ai-je quelque ennemi aſſez ſot pour imaginer que, ſans

(1) Dans les Ordres Eccléſiaſtiques.

(2) Je parie que la République ne s'en ſoucioit guères.

(3) Qui ne s'en ſoucioit pas davantage que la République. La vanité poëtique perce ici.

les plus fortes raiſons, on veuille décréditer un miniſtère public ? En tout cas je ne crains rien ; je ſais ce que je dois faire dans les places où le Roi me mettra : j'en remplirai toujours les devoirs de mon mieux, & je me conformerai aux loix & aux conditions qu'elles impoſent. Juſqu'à leur vacance je n'ai qu'à me préparer à tout ce que je dois faire, & à éviter les démarches précipitées & intéreſſées dont on ne manqueroit pas de me faire un tort. La ſeule choſe ſur laquelle je puiſſe me louer, c'eſt d'avoir une grande ſuite dans mes idées & de mettre tout mon courage à rejetter les conſeils bons ou mauvais qui me feroient me contredire moi-même. Rien ne m'empêche aujourd'hui de prendre un état ſérieux ; mais il faut des préparations à tout & des gradations. Mes réſolutions ſont priſes ; mais il faut me laiſſer le choix des momens, parce que, je le répète, en pareille matière, je ne dois recevoir de conſeils de perſonne. J'ai écrit à M. d'Argenſon, que j'étois prêt de donner ma parole

au Roi de ne quitter jamais l'état eccléſiaſtique : en voilà aſſez pour tranquilliſer les Eccléſiaſtiques : le ſurplus doit être décidé par ma ſeule conſcience (1). Je crois, Monſieur, que vous ne déſapprouverez pas cette façon de penſer & de parler (2) : toute autre conduite ou langage ne vous paroîtroit pas digne de votre ami. Je ſais bien par où j'ai commencé à vous plaire ; c'eſt par l'endroit que j'eſtime le plus en vous-même : ainſi ſoyez aſſuré que je conſerverai cette partie très-intacte. J'aime vos voyages à Brunoi ; j'aimerois auſſi que les préliminaires du traité ne fuſſent pas ſi longs à régler ; mais je n'ai pas de peine à comprendre par combien de raiſons différentes cette concluſion peut être retardée. Portez-vous bien, conſervez-moi votre amitié ; ce ſont les vœux les plus utiles que je puiſſe faire pour vous & pour moi.....

(1) Ami Lecteur, croyez-vous à cette conſcience ?

(2) *Penſer*, non ; *parler*, oui.

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 24 Juillet 1754.

NON, Monſieur, ce n'eſt plus une lettre de plus ou de moins qui doit décider de nos ſentimens : ſi je pouvois penſer que les vôtres tinſſent à cela, je vous écrirois plus ſouvent. Je réponds à celle que vous m'avez écrite le 22 de Juin : je ſuis charmé d'y voir que vous êtes content de votre ſanté ; puiſque votre campagne y contribue, ſortez-en le moins que vous pourrez : j'uſe de cette recette depuis long-temps, & je m'en dégoûterai d'autant moins, que j'y crois ma conſervation attachée. Je ſuis inſtruit de ce que l'on exige de vous, & ſans vous avoir parlé, j'ai dit toutes les choſes que vous me mandez. Je vous connoiſſois trop pour penſer que vous vouluſſiez aſſurer vos eſpérances aux dépens de vos ſentimens intérieurs. Si on n'a pas dû vous cacher ce qui s'eſt paſſé ſur cela, on a dû au moins vous laiſſer toute liberté : il y

a bien de l'inconſéquence à mettre à pareil prix les graces auxquelles vous pouvez prétendre ; car enfin eſt-ce un engagement qui en rend plus digne ? Je ne ſuis pas étonné que nous en voyons de ſi mauvais. Pour moi, Monſieur, je ne vous donnerai ſur cela d'autre conſeil que celui de ne jamais rien faire qui vous répugne. Il eſt des choſes dont le mérite ne nous reſte jamais quand on peut les attribuer à certains motifs, & l'honnête-homme ne veut pas même s'expoſer au ſoupçon. Il ne vous faut, Monſieur, qu'un peu de patience : je vois le terme s'avancer. Ce pays-ci eſt un tableau mouvant, dont les ſituations changent ſouvent. Je ſuis bien ſûr que vous avez été affligé de la perte irréparable qu'a faite votre amie : je l'ai été moi-même & j'ai écrit : on m'a fait une réponſe qui eſt telle qu'elle pouvoit être dans une circonſtance auſſi douloureuſe. La mort du père n'y a rien ajouté, parce qu'il n'y avoit rien à y perdre. Le retour du Parlement eſt enfin bien décidé. Les lettres de rappel ſont par-

ties, au moins celles qui regardent les exilés les plus éloignés de la capitale. Les autres partiront ſucceſſivement, de manière que tous puiſſent arriver à peu près dans le même temps. On ignore abſolument les conditions de la grace du Roi, & il eſt tout ſimple que bien des gens en ſoient en peine. On obſerve ſur cela le plus grand ſecret. Votre Miniſtre n'eſt pas bien; il crache le pus, & la fièvre fait tous les jours des progrès : on vous l'a ſans doute mandé. J'ai été Samedi & Dimanche à Brunoi, ou pour mieux dire j'y ai paſſé ces deux jours-là. Je ſuis arrangé pour y aller tous les quinze jours, tant que ma ſanté le permettra..... Adieu, Monſieur, ne faites pas trop de réflexions, & conſervez-vous pour l'homme du monde qui vous eſt le plus attaché.....

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe le 9 Octobre 1754.

J'APPRENDS par l'amie reſpectable qui m'avoit allarmé ſur votre compte, Monſieur, que vous êtes abſolument rétabli; mais elle me dit en même temps qu'il y a trois mois que vous n'avez reçu de mes nouvelles. Cela m'étonne d'autant plus, qu'avant ma lettre de la ſemaine paſſée, je vous en ai écrit trois, ſur leſquelles vous ne m'avez point répondu, & qui ne contenant à la vérité que des détails qui me ſont perſonnels, n'en étoient pas moins intéreſſans pour un ami. Je ne puis ſoupçonner qu'elles ayent été ſupprimées, parce que certainement elles n'en valoient pas la peine; mais je me dépêche de me juſtifier ſur cet article, parce que certainement je ſuis incapable de vous négliger & de ceſſer de vous être inviolablement attaché.

LE MÊME AU MÊME.

A Veniſe, le 18 Octobre 1754.

JE ſais, Monſieur, pourquoi vous n'avez pas voulu m'envoyer du vin de Champagne, & je vous remercie du motif. Cependant il y a apparence que ce retour que vous conſeillez, & que mes autres amis approuvent, ſera encore retardé. Une amie importante fait à ce ſujet des réflexions qui vous ſeront communiquées par un autre ami (1). Toutes ces longueurs me mettent dans le cas de recevoir M. le Duc de Penthievre, & par conſéquent de beaucoup dépenſer, ſans que ce Prince puiſſe ni s'en appercevoir, ni encore moins m'en ſavoir gré. Vous avez pu voir M. de Chavigny à Brunoi avant que de recevoir cette lettre. J'ai eu avec lui un commerce aſſez intime d'amitié & de vues, ſur leſquelles il ne manquera pas, à ſon ordinaire, de faire

(1) Il avoit bien des amies, qui ſans doute méritoient toutes ce titre. Quel Abbé !

ſes commentaires. J'ai lieu de croire qu'il parlera bien, & il ſera un peu mieux écouté qu'il ne l'étoit du défunt Miniſtre. Pour moi j'ai déja beaucoup à me louer du ſucceſſeur. Auſſi lui ai-je écrit une lettre détaillée ſur mes affaires, confiance que l'autre ne m'avoit point inſpirée. Vous ne doutez pas que je ne fuſſe charmé de vous revoir, & qu'auſſi ſenſible que je l'ai été à me ſéparer de mes autres amis, mon plus grand bonheur ne fût de me rapprocher d'eux ; mais je vous avoue que je ſuis honteux de revenir comme je ſuis parti. Tout ce qui vaquera pendant mon ſéjour en France, dont je pourrois être ſuſceptible & que je n'obtiendrai pas, ſera compté par mes ennemis pour un dégoût. Si j'étois aſſuré que ma préſence déterminât les graces dont j'ai beſoin & celles dont je ſuis ſuſceptible, je reviendrois avec joie ; mais il y a un article eſſentiel (les Bénéfices) ſur lequel certainement je n'opérerai rien ; & à l'égard des places politiques, il vaut mieux que nos amis les demandent

pour nous, que de les briguer soi-même. Voilà tout ce que la distance où nous sommes l'un de l'autre me permet de confier à une lettre & à votre amitié : je la réclame comme un bien que je me suis acquis par toute l'étendue de celle que j'ai pour vous.....

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 3 Novembre 1754.

JE ne veux pas, Monſieur, vous faire de reproches ; cependant je vous avoue que j'ai trouvé fort long le temps que j'ai paſſé ſans recevoir de vos nouvelles, & ſi long, qu'il m'en a échappé quelques plaintes. Enfin j'ai votre lettre du 18 du mois dernier : elle m'a trouvé en mauvais état ; ſaigné quatre fois en trois jours pour un mal de gorge ; la goutte aux deux pieds au bout de tout cela ; goutte qui me tient encore, mais qui ne ſe fixe pas tellement aux pieds, que je ne la ſente aux reins : voilà ma ſituation actuelle. Je ſuis tombé malade dans le temps préciſément que M. de Chavigni arrivoit à Brunoi. Il alloit à Fontainebleau, au moyen de quoi je n'ai pas encore eu le plaiſir de le voir : je l'attends avec impatience. Ce n'eſt que depuis ma convaleſcence que j'ai été inſtruit de ce qui vous regarde par un billet détaillé que j'ai jetté au feu après l'avoir

lu. Ce billet étoit plein des réflexions que vous me faites. La ſource en eſt trop bonne & trop bien intentionnée ſans doute, pour que j'aie rien à y oppoſer. A tout cela, Monſieur, il ne faut que de la patience, &, comme je vous le diſois dans une de mes lettres, il eſt de la prudence de ne pas vouloir forcer les circonſtances. Vous avez heureuſement ici des amis qui penſent & qui agiſſent pour vous. Vous avez déja beaucoup gagné dans la révolution qui a mis les affaires qui vous ſont relatives en d'autres mains : vous ne vous y attendiez pas, & il en ſera de même des autres évènemens heureux de votre vie. Ce ne ſont pas ordinairement les choſes que l'on prévoit & que l'on veut prévoir qui arrivent le plutôt. Adieu, Monſieur, en voilà aſſez pour un homme qui manque de force. Toute mon ame me reſte heureuſement, & elle goûte avec grand plaiſir, en finiſſant cette lettre, les ſentimens que vous lui avez inſpirés.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 2 Novembre 1754.

JE ne vous écris qu'un mot, Monſieur, pour vous dire que j'ai frémi quand j'ai vu dans une lettre de notre reſpectable amie, que vous aviez été ſaigné pluſieurs fois pour un grand mal de gorge : elle m'a raſſuré enſuite en m'apprenant que la goutte vous avoit délivré de tout danger. Je ſavois bien que je vous aimois de tout mon cœur, mais j'en ſuis encore plus aſſuré : ménagez-vous & aimez toujours l'homme qui vous eſt le plus tendrement & le plus inviolablement attaché.

Je ne vous dis rien de mes affaires, parce que je n'en ſais rien moi-même. Le nouveau Miniſtre avec lequel & ſous lequel je travaille, me donne des conſolations qui m'étoient refuſées avant lui. Je jouis de mon travail, & cette récompenſe me conſole de la privation des autres graces. M. le

Duc de Penthievre vient paſſer huit jours ici, & mettre le comble à toutes les autres dépenſes extraordinaires que le haſard a raſſemblées & réſervées uniquement pour moi. J'attends, Monſieur, de vos nouvelles avec impatience.....

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Plaiſance, le 26 Novembre 1754.

J'AI reçu, Monſieur, ce billet que vous m'avez écrit dans le premier mouvement de votre cœur : je vous laiſſe à penſer l'effet qu'il a produit ſur le mien. Je vous ai donné moi-même de mes nouvelles depuis mon accident : je ſuis mieux à préſent que je n'étois alors ; mes forces reviennent, quoique je ſois encore dans le plus grand régime : je compte même pouvoir prendre l'air inceſſamment. Les nouveaux témoignages d'amitié que cela me vaut de votre part me ſont bien précieux ; c'eſt un bail que nous renouvellons & que je tiendrai ſûrement juſqu'à la fin. Je raſſemblai il y a quelques jours dans mon cabinet quatre perſonnes qui ne doivent pas tenir le dernier rang dans la liſte de vos amis : M. le Baron de Montmorenci, M. de Chavigni, M. l'Abbé de la Ville & moi. Il y avoit bien long-temps, comme vous

le ſavez, que je n'avois vu le premier ; je n'en ai pas été moins ſenſible à ſon retour & à la bonne foi qu'il y a miſe. En effet, Monſieur, ma ſituation a été bien adoucie par la révolution qui vous a procuré à vous-même de l'adouciſſement. Il ne me reſtoit qu'une peine, que j'avois trouvée encore où je ne devois pas en attendre. M. de Salieres m'en a délivré en ſe retirant de l'Ecole militaire : il m'a découvert en ſix mois ce que vingt-cinq ans de liaiſons n'avoient pas été capables de me faire appercevoir. Si cela eſt contre mon diſcernement, au moins cela n'eſt pas contre mon cœur.... Adieu, Monſieur, prenez patience & conſervez votre ſanté.....

L'ABBÉ DE BERNIS,

A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 23 Novembre 1754.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, Monſieur, la lettre dont vous m'avez honoré le 3 de ce mois : tous les couriers retardèrent la ſemaine paſſée. Je ne me plains pas de vos reproches ; ils prouvent l'amitié ; mais, je vous répète encore, qu'indépendamment des deux lettres que je vous ai écrites depuis que j'ai appris votre état, vous deviez en avoir reçu trois autres, y compris celle du 18 Octobre dont vous m'accuſez la réception : peut-être mes Secrétaires ont-ils oublié de les mettre dans le paquet de Geneve : je n'en ſais rien, mais ſoyez ſûr que je ne puis vous négliger, parce que je vous aime trop tendrement pour cela, & que je penſe à vous cinquante fois par jour. Des nouvelles plus fraîches que votre lettre du 9 me diſent que vous êtes rétabli, & je le le ſouhaite de tout mon cœur. Au nom de

Dieu, apprenez à mes meilleurs amis à ne pouſſer rien avec ardeur de ce qui me regarde, que les ſeuls ſecours pécuniaires. A l'égard des places, il faut ſavoir lever le ſiège quand elles ſe défendent trop long-temps. Mon amie de Verſailles & mon nouveau Miniſtre ſont d'accord & doivent bien être au fait. On s'eſt trompé ſur l'article principal : on comptoit avoir la cheville ouvrière & on ne l'a pas ; qu'y faire ? Ce n'eſt pas la première fois que les relations de certains hommes empreſſés ont été fauſſes ; il faut ſe retourner d'un autre côté. Tout lieu où il y aura à travailler vaut mieux pour moi que Veniſe, où j'ai une entrée à faire. Ces ſortes de fonctions déshonorent les Miniſtres & les Nations qu'ils repréſentent quand elles ſont meſquines, & n'ajoutent rien ni à leur réputation ni à leur mérite quand elles ſont magnifiques : ainſi je ſuis très d'avis qu'on me les épargne, à moins qu'on ne voie clair comme le jour que cela décide une Abbaye conſidérable pour moi ; mais il faut que cette certitude

ſoit entière ; ſans quoi c'eſt une duperie de commencer par ſe ruiner inutilement ſur le vague eſpoir d'une récompenſe. Les flots me pouſſent & me repouſſent : un ambitieux ne ſeroit pas fâché d'être à ma place ; mais tout ce qu'il eſt permis à un homme raiſonnable dans cette poſition, c'eſt de ne pas ſe roidir contre la vague : c'eſt ce que je fais de mon mieux. Je vous aime ; je vous ſuis attaché par devoir, par goût & par des rapports de caractère, & il faut que je vous quitte pour mille embarras que me donne l'arrivée de M. le Duc de Penthievre, qui ſera ici après demain. Ma maiſon eſt préparée pour le recevoir, en cas que de certains honneurs puiſſent lui être également rendus, lui logeant chez moi : un autre palais eſt tout prêt dans le cas contraire. La déciſion pourra bien ne venir que demain : voilà où j'en ſuis dans ce moment. Tout ira bien d'ailleurs ; mais imaginez ce que c'eſt que de loger, pendant huit jours, un Prince du ſang, & de le nourrir avec ſa ſuite. J'eſpère qu'il par-

tira content : voilà tout ce qui me console. Adieu, Monsieur, vous n'aurez jamais un ami plus sincère que moi ni plus tendre....

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Veniſe, le 7 Décembre 1754.

JE ne vous écris qu'un mot, Monſieur, parce que je ſuis encore dans l'embarras du ſéjour qu'a fait chez moi M. le Duc de Penthievre & ſa ſuite. Je me ſuis très-bien tiré de cet embarras. Après beaucoup de dépenſes faites avec profuſion, mais ſans déſordre, il me reſte l'amitié d'un Prince *honnête-homme*, & la ſatisfaction d'avoir contenté tous les ordres & tous les étages de ſa maiſon. Le Roi m'a permis d'aller faire un tour à Parme. Je vous avertirai du temps où je compte y aller faire ma cour à Madame Infante. Je vois qu'on s'occupe beaucoup de moi à Paris. Mon ſentiment eſt toujours *de ne pas prendre les places d'aſſaut & de ne point refuſer celles qui veulent ſe rendre d'elles-mêmes.* Si vous approuvez cette façon de penſer, faites-en la baſe de la conduite de mes amis.....

J'approuve qu'un de nos amis (1) va rentrer dans une carrière qu'il étoit dommage qu'il eût abandonnée : je m'en réjouis de tout mon cœur. Ma ſanté eſt aſſez bonne, à un rhume de cerveau près. Mon ame eſt tranquille, Dieu merci. Plus je fais mon devoir, plus j'amaſſe de titres pour avoir des graces, plus je les attends avec patience. La République, à l'occaſion de M. le Duc de Penthievre, a bien prouvé, par les honneurs qu'elle lui a rendus, *malgré l'incognito*, le reſpect qu'elle a pour le Roi & l'envie qu'elle a de m'obliger : mes faux amis & mes envieux m'en haïront davantage (2) ; mais cela ne m'empêchera pas de marcher toujours par la ligne la plus droite, parce qu'elle eſt toujours la plus courte. Conſervez-moi votre amitié, & ſoyez aſſuré de mon cœur comme du vôtre.

(1) L'Abbé de la Ville.

(2) En vérité ce ſujet n'en vaut pas la peine.

M. DU VERNEY,
A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Plaiſance, le 31 Décembre 1754.

MA lettre du 28 Novembre, Monſieur, a croiſé celle dont vous m'avez honoré le 23 du même mois, & j'en ai reçu depuis une du 7 de Décembre. Pour cette fois-là, il n'y en a pas de perdues & je m'en félicite. Ma ſanté eſt toujours chancelante. Les quatre ſaignées du mois d'Octobre, la goutte & les rhumatiſmes qui les ont ſuivis m'ont affoibli à un point que je ne puis vous rendre. Il a fallu d'ailleurs travailler ſur mon ſang, qui paroiſſoit appauvri; de ſorte que je n'ai pas ceſſé de faire des remèdes. Je commence cependant à m'émanciper. J'ai été à Vincennes pluſieurs fois: j'ai même fait deux courſes à Paris; l'une pour y voir mon frère; l'autre pour y voir Madame de Chabannes, qui a perdu ſon mari: elle a vu mourir, dans le cours de cette année, ſon mari, ſon père & ſon frère

frère unique. Je n'ai pas encore pu voir votre grande amie de Paris : elle m'a envoyé pluſieurs fois M. Brun (1). Il me tarde bien d'aller lui faire ma cour & de m'entretenir avec elle de vos intérêts. Comment ne ſerois-je pas de votre avis ſur la conduite que vous croyez que l'on doit tenir par rapport à vous ? N'ai-je pas eu l'honneur de vous dire dans toutes mes lettres, que je penſois qu'il ne falloit rien forcer : je penſe toujours de même, mais en même temps je crois qu'il faut profiter de toutes les circonſtances qui ſe préſentent. J'ai vu M. de Chavigni aſſez ſouvent. M. de Vergennes, ſon neveu, eſt arrivé ici il y a quelques jours (2). Je vois que vous êtes inſtruit que l'Abbé de la Ville eſt enfin rentré dans la carrière qu'il avoit quittée. Vous ſerez dans ſon département & j'en

(1) C'étoit un homme que l'Abbé de Bernis avoit recommandé fortement à M. du Verney, qui lui procura, à ce qu'on croit, un emploi dans les Vivres.

(2) Il eſt devenu, depuis, Miniſtre des Affaires étrangères.

ſuis fort aiſe : ſon retour lui fera honneur. Je le crois à Verſailles dans ce moment-ci ; car il y a déja quelques jours que votre mentor lui a renvoyé les papiers. Les gazettes ſont pleines de la réception que vous avez faite à M. le Duc de Penthievre ; mais elles n'en parlent pas auſſi-bien que vous. Les Princes, Monſieur, deviennent des particuliers à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource, & ils en prennent toutes les bonnes qualités..... Vous ne ſauriez croire combien j'ai reſſenti de joie en apprenant que je vous verrai bientôt : je ne pouvois pas commencer l'année ſous de meilleurs auſpices. Je pourrai donc vous entendre & vous parler encore ? Ma ſatisfaction ſera complette, ſi votre ſéjour dans ce pays-ci peut porter la vôtre juſqu'au point où je déſire de la voir. Adieu, Monſieur, les ſentimens dont vous m'honorez contribuent à mon exiſtence ; ainſi vous devriez me les conſerver par humanité, ſi ce n'étoit pas par inclination & par penchant, comme vous voulez bien me le dire.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

Décembre 1754.

Je ne pus répondre, Monſieur, par le dernier ordinaire, à votre lettre du 26 Novembre. Le ſéjour de M. le Duc de Penthievre chez moi avec toute ſa ſuite, pendant treize jours, m'avoit dérangé de toutes façons, & je me ſouviendrai long-temps de ſon paſſage. On me dit aujourd'hui de bonne part, que votre ſanté continue à n'être pas bonne. Je reçois cette nouvelle en partant pour Parme, où je ne puis différer d'aller par les ſollicitations pleines de bonté de Madame Infante, qui ſait que le Roi m'a accordé la permiſſion d'aller lui faire ma cour. Je n'ai que le temps de vous ouvrir mon cœur & de vous prier d'y lire ce qu'il ſouffre à votre occaſion. La plus tendre amitié, la plus ſincère reconnoiſſance, agiſſent ſur moi, dans cette circonſtance, avec la plus grande vivacité. Soyez

assuré que le fils le mieux né ne seroit pas plus attaché à son père que je vous le suis pour toute ma vie. Mon séjour à Parme dépendra des lettres que je recevrai & des affaires qui pourroient survenir.

LE MÊME AU MÊME.

Parme, le 11 Janvier 1755.

Je ſuis ici, Monſieur, depuis huit jours. Madame Infante me comble de bontés, & je ne puis me diſpenſer de lui donner la préférence ſur le reſte du Carnaval de Veniſe. J'ai reçu la permiſſion de retourner à Paris pour quelques temps : des affaires politiques & perſonnelles différeront mon départ de quelques mois. J'ai appris ici, avec la plus grande joie, la rentrée de l'Abbé de la Ville dans les bureaux. Ce ſont de pareils choix qui font honneur aux Miniſtres & ſoutiennent la réputation du Miniſtère. J'ai trouvé deux ou trois fois occaſion de parler de vous ici, avec l'amitié & l'entouſiaſme que j'ai pour vous : on m'a bien écouté & entendu. Je vous donnerai encore de mes nouvelles avant que de retourner à Veniſe. Notre grande amie me mande que votre ſanté eſt rétablie, dont je loue le Ciel.

L'ABBÉ DE BERNIS,
A M. DU VERNEY.

A Parme, le 29 Mars 1755.

J'ATTENDOIS d'être de retour à Veniſe, Monſieur, pour répondre à votre dernière lettre ; mais une réponſe importante de mon Evêque a été ſi long-temps retardée, que mon voyage à Veniſe s'eſt inſenſiblement différé jusqu'à aujourd'hui. Je pars Mardi ſans faute. Je compte ſéjourner à Veniſe environ trois ſemaines & vous embraſſer vers la fin de Mai. Mes lettres de Paris diſent que votre ſanté n'eſt pas bonne. Voilà bien des ſecouſſes que vous avez éprouvées. La mort de Madame de Roiſſi n'auroit-elle pas contribué à votre dernière incommodité ? J'attends avec la dernière impatience des détails de votre état. Mon cœur eſt à vous, & vous le faites cruellement ſouffrir depuis quelque temps. Je ne ſaurois vous en dire davantage.

J'ai reçu deux lettres imprimées ſur l'Ecole militaire, que je vais lire tout-à-l'heure.

LE MÊME AU MÊME.

A Veniſe, le 19 Avril 1755.

DES amis communs de Paris & de Verſailles ne m'ont pas laiſſé ignorer, Monſieur, votre dernière maladie & votre rétabliſſement. Mes lettres du 7 me parlent de vous. On vous a vu & on a été content de votre ſanté; pour votre amitié pour moi, ce n'eſt plus un problême, & chaque jour m'en donne de nouvelles preuves. Je n'ai l'honneur aujourd'hui de vous écrire qu'un mot. Je me ſuis lié à mon état, j'ai choiſi Veniſe pour prendre cet engagement : la République m'en a ſu gré (1), & j'ai mis moi-même dans cette démarche tant de réflexions, que j'eſpère ne m'en repentir jamais. Mardi, 22, je quitte Veniſe pour aller à Colorno prendre les ordres

(1) On ne voit pas quel intérêt peut prendre une République à ce qu'un Particulier ſe faſſe Prêtre, & nous aſſurons que ce très-petit événement fut indifférent à la Séréniſſime République.

des Infants. Je m'arrête quelques jours à Turin ; 24 heures à Lyon, & puis je ſerai à vous tant que je pourrai ; mais ſi vous n'avez pas auſſi ſouvent que je le voudrois ma propre perſonne, vous ſaurez du moins plus ſouvent que je ſuis toujours occupé de vous, & pénétré de l'amitié dont vous m'honorez.

Fin du Tome premier.